

LA DÉCENNIE ROUGE

Mensch oder Schwein (2007)

Petit Théâtre

du 21 mars au 10 avril 2009

du mercredi au samedi 21h, mardi 19h, dimanche 16h – relâche lundi

texte et mise en scène **Michel Deutsch**

avec

Jeanne de Mont

Sara Louis

Pascal Sangla

Julien Tsongas

Lucie Zelger

Le texte de la pièce est paru sous le titre *La Décennie rouge (une histoire allemande)* chez Christian Bourgois Éditeur, Paris, 2007.

Le spectacle a été créé au Théâtre Saint-Gervais à Genève le 15 avril 2007, avec Julia Batinova, Pascal Sangla, Julien Tsongas, Susann Vogel, Lucie Zelger et la participation de Clotilde Hesme.

production Théâtre Saint-Gervais Genève, MC 93 Bobigny et la participation du Jeune Théâtre National, avec le soutien du département des Affaires culturelles de la Ville de Genève, du département de l'Instruction publique de l'État de Genève, de la Loterie romande, de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture et du Fonds Intermittents pour l'encouragement à l'emploi.

scénographie **Jean-Marc Stehlé**

costumes **Arielle Chanty**

lumière **Hervé Audibert**

son **Michel Zurcher**

vidéo **Pierre Nouvel**

réalisation des marionnettes **Claudia Zufferey**

assistant mise en scène, régie générale **Philippe Maeder**

La Décennie rouge a fait l'objet d'une commande de France Culture en 2005. La pièce a été créée et diffusée le 4 juin 2006 dans le cadre de l'émission Théâtre et C^{ie} dans une réalisation de Georges Lavaudant avec la complicité de Blandine Masson. *La Décennie rouge* a reçu le Grand Prix de Littérature dramatique.

Remerciements à France Culture pour le don des extraits de la fiction radiophonique *La Décennie rouge*.

Service pédagogique **Marie-Julie Pagès** tél : 01 44 62 52 53 fax : 01 44 62 52 90 mj.pages@colline.fr

SOMMAIRE

I. LA PIÈCE

Ironie de l'histoire	p. 4
La Décennie rouge, scène 1	p. 4
Plongée dans l'Allemagne en automne, <i>par Michel Deutsch</i>	p. 5
Chronologie d'une décennie rouge : 1967-1977	p. 6

II. L'AUTEUR

Michel Deutsch, farouchement contemporain, <i>par Gilles Costaz</i>	p. 12
Pourquoi ce malentendu à propos du quotidien ? <i>par Michel Deutsch</i>	p. 14
Conversation avec Michel Deutsch, <i>fragments</i>	p. 16
Le théâtre comme essai	
Politique et théâtre	
Quelle responsabilité pour le théâtre ?	
Public / privé	
Rendre son poids à la langue	
La représentation	
Bibliographie de Michel Deutsch	p. 19

III. LE SPECTACLE

En scène par ordre d'apparition	p. 22
Révolution Academy, <i>par Bertrand Tappole</i>	p. 25
La Décennie rouge, scène 17	p. 28
Agit-prop onirique, <i>par Fabienne Pascaud</i>	p. 29
La Décennie rouge, scène 44	p. 30
Théâtre, mythe et politique, <i>propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat</i>	p. 31
La ruine et les mots, <i>par Michel Deutsch</i>	p. 32

IV. NOUS VIVONS À L'HEURE DU TERRORISME ET NOUS IGNORONS SON HISTOIRE

La RAF, de Fassbinder aux T-shirts Prada-Meinhof, *par Thomas Elsaesser*

p. 35

Quelques remarques sur le terrorisme dans les marges de *La Décennie rouge*, *par Michel Deutsch*

p. 37

V. L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Les comédiens

p. 48

ANNEXES

Index des organisations politiques citées dans le texte

p. 51

Index des personnes et personnages cités dans le texte

p. 55

I. LA PIÈCE

« Mais écrire, témoigner, prendre position dans les journaux est dérisoire et ne fait que rendre manifeste mon impuissance. Prétendre transformer la réalité, changer le monde, en ne mettant pas la main à l'ouvrage est une attitude de fuite. Je dois m'engager. »

La Décennie rouge, extrait de la scène 10 (Ulrike Meinhof),
Christian Bourgois Éditeur, Paris, 2007, p. 41

Ironie de l'histoire

La Décennie rouge raconte l'histoire de la dérive des soldats perdus d'une génération qui voulait changer le monde et qu'on a appelée en Allemagne la *Protestgeneration*. On date la naissance de la *Rote Armée Fraktion* (RAF), plus connue sous le nom de « Groupe Baader-Meinhof » ou « Bande à Baader », du 1^{er} mai 1970. Après le reflux de la révolte étudiante, Andréas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof et leurs camarades décident d'engager la lutte armée contre l'État et les structures autoritaires de la société libérale. Ils veulent instruire le procès des pères accusés d'être, sans exception, d'anciens nazis. La RAF affirme que l'heure est à la lutte armée dans les métropoles impérialistes et que ce n'est plus le prolétariat allemand embourgeoisé mais elle, désormais, qui est le sujet révolutionnaire. Aujourd'hui, ironie de l'histoire, la RAF est rapatriée dans le musée de l'histoire allemande.

La Décennie rouge Scène 1

"I hope I die / before I get old."

The Who

ANDREAS BAADER. – Bonnie ?

GUDRUN ENSSLIN. – Oui ?

ANDREAS BAADER. – Je t'aime !

GUDRUN ENSSLIN. – Moi aussi je t'aime, Clyde. Jusqu'à la mort.

ANDREAS BAADER. – Jusqu'à la mort, Bonnie. Jusqu'à la mort.

La Décennie rouge, scène 1,
Christian Bourgois Éditeur, Paris, 2007, p.9

Plongée dans l'Allemagne en automne

Mensch oder Schwein – La Décennie Rouge est une plongée dans ce qu'on a pu appeler dans les années soixante-dix en Allemagne : « l'Allemagne en automne ». Que s'est-il passé ? Pourquoi, en se radicalisant, une bande de jeunes gens issus du mouvement étudiant s'est-elle engagée dans la voie du terrorisme ? Pourquoi une partie des intellectuels et de la bourgeoisie de gauche les a-t-elle soutenus ? Souvenons-nous : du milieu des années soixante à la fin des années soixante-dix il s'est développé dans la jeunesse des métropoles occidentales un vaste mouvement de contestation de la société libérale. L'intelligence était critique et la jeunesse lut-tait pour une autre société, une société plus égalitaire, plus libre, plus autonome. Ses rêves passaient par le « désir » de révolution. On date la naissance de la RAF (*Rote Armee Fraktion*), plus connue sous le nom de Groupe Baader-Meinhof ou Bande à Baader, du 22 mai 1970. Après le reflux de la révolte étudiante.

L'Allemagne de l'Ouest, la République de Bonn, grâce au « miracle économique » était devenue la première puissance d'Europe. « Un nain politique, un géant économique ». Nombreux étaient ceux qui décrivaient la trop prospère République fédérale comme un protectorat américain. Le mouvement d'opposition extraparlémentaire considère le terrorisme et la guérilla urbaine comme un moyen de défense contre « la tyrannie de la Consommation ». Baader, Ensslin, Meinhof et leurs camarades décident d'engager la lutte contre l'impérialisme américain et contre les structures

autoritaires de la société libérale. Ils veulent instruire le procès des pères accusés d'être, sans exception, d'anciens nazis. Ils se heurtent de front à l'État, ne reculant ni devant les attentats ni devant les assassinats ou les enlèvements, au nom d'une lutte sans merci contre le capitalisme, d'un combat que la gauche sociale-démocrate (SPD) a renoncé à mener. La RAF attaque l'impérialisme au cœur même de ses métropoles. Elle affirme que ce n'est plus le prolétariat allemand embourgeoisé mais elle, désormais, qui est le sujet révolutionnaire.

Andreas Baader et Gudrun Ensslin sont jeunes et beaux. Ils aiment les grosses cylindrées, les armes à feu et ils s'aiment. Ils ressemblent aux acteurs des films de la Nouvelle Vague. Mais le film qu'ils se jouent va virer à la Série Noire, au polar en noir et rouge sang. Ulrike Meinhof, la journaliste star passée dans la clandestinité, est Sainte-Thérèse. Hansel (Baader) et Gretel (Ensslin) jouent à Bonnie & Clyde. Il serait faux de juger aujourd'hui les actions de la RAF à la lumière du 11 septembre 2001. Établir un parallèle entre les actions terroristes du Groupe Baader-Meinhof, qui se réclamait du marxisme, et le terrorisme islamiste serait absurde. Il ne s'agit pas pour autant d'idéaliser *a posteriori*, ou de légitimer le groupe Baader-Meinhof. Celui-ci d'ailleurs est devenu objet d'exposition et de mode, au sens propre. Tel couturier italien n'hésitant pas à lancer une collection de mode à l'enseigne du Groupe ! Pour la BBC, la RAF était la réponse allemande aux Rolling Stones. Ce qui est assez bien vu. Ironie de l'Histoire, la RAF est rapatriée dans le Musée de

l'Histoire Allemande. Reste qu'en racontant l'histoire du Groupe Baader-Meinhof on ne peut pas faire l'économie de ses victimes.

Michel Deutsch



Andreas Baader et Gudrun Ensslin sur le banc des accusés, Francfort, 31 octobre 1968. © AP Archiv.

Chronologie d'une décennie rouge : 1967-1977

1967

2 juin. À Berlin l'étudiant Benno Ohnesorg est abattu par la police lors d'une manifestation hostile à la visite du Schah d'Iran.

1968

18 février. Violentes manifestations étudiantes à Berlin-Ouest contre l'intervention américaine au Vietnam.

3 avril. Incendie des grands magasins Kaufhof et Schneider à Frankfurt. Arrestation, dès le lendemain, d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Thorward Proll et Horst Söhnlein, les incendiaires présumés.

11 avril. Attentat contre Rudi Dutschke. Le responsable de la Fédération des étudiants socialistes allemands (SDS) est grièvement blessé. Manifestations à Berlin-Ouest et dans toute la R.F.A. contre le groupe de presse Springer, accusé d'avoir, par ses diatribes anti-gauchistes, encouragé cet acte criminel.

29 mai. Adoption des lois sur l'état d'urgence (*Notstandgesetze*) par le Bundestag.

31 octobre. Baader, Ensslin, Proll et Söhnlein sont condamnés à 3 ans de prison ferme.

1969

13 juin. Après 14 mois de détention préventive, libération des quatre incendiaires (Baader, Ensslin, Proll, Söhnlein) avant leur procès en appel.

26 juin. Le Bundestag étend le délai de prescription à trente ans à dater de janvier 1950, afin d'engager des procédures judiciaires contre les criminels nazis.

11 novembre. La peine de 3 ans est confirmée en appel. Les accusés refusent de se rendre aux autorités judiciaires et choisissent la clandestinité.

1970

28 février. À la clinique psychiatrique de l'université de Heidelberg, le docteur Huber fonde le SPK (collectif des patients socialistes).

4 avril. Andreas Baader est arrêté lors d'un contrôle routier et incarcéré.

15 mai. Baader est libéré par un commando dirigé par Ulrike Meinhof et Gudrun Ennslin.

22 mai. L'action de libération est revendiquée dans un texte publié dans un journal contestataire berlinois et intitulé « Construire l'Armée rouge ».

Juin. Baader, Ennslin, Meinhof, Mahler et quelques autres séjournent dans un camp palestinien du F.P.L.P.

29 septembre. La Fraction Armée Rouge (RAF) attaque trois banques à Berlin-Ouest.

8 octobre. Arrestation de cinq membres du groupe : Horst Mahler, Ingrid Schubert, Monika Berberich, Irene Goergens, Brigitte Asdonck. Inauguration d'un nouveau système de détention comportant l'isolement total.

1971

10 février. Fusillade à Munich entre la police et des terroristes supposés.

2 mars. Ouverture du procès de Horst Mahler à Berlin.

24 juin. En R.F.A., arrestation de Wolfgang et de Ursula Huber et de cinq autres membres du SPK.

15 juillet. Petra Schelm, militante de la RAF, est abattue à Hambourg par la police. Arrestation de Werner Hoppe, membre de la RAF.

20 octobre. Le prix Nobel de la paix est attribué à Willy Brandt – chancelier de la RFA de 1969 à 1974 – pour sa politique de rapprochement entre l'Allemagne de l'ouest et le bloc de l'est.

22 octobre. Fusillade, à Hambourg, entre policiers et membres de la RAF. Mort du policier Norbert Schmidt. Arrestation de Margrit Schiller.

4 décembre. À Berlin la police abat Georg von Rauch (RAF). Manifestations à Berlin et dans toute l'Allemagne.

1972

8 janvier. Le chancelier Brandt et les ministres présidents des *Länder* publient le « décret sur les extrémistes ».

14 janvier. Karl-Heinz Ruhland, (ex) membre de la RAF devenu informateur accuse, lors de son procès, de nombreuses personnalités d'avoir aidé la RAF.

25 janvier. Manifestations à Hanovre contre la suspension du professeur Peter Brückner, suspecté d'être un sympathisant de la RAF.

2 mars. Thomas Weisbecker (mouvement du 2 juin) est abattu à Augsburg par la police. Arrestation de Carmen Roll (SPK). À Hambourg, l'arrestation de Manfred Grashof et Wolfgang Grundmann (RAF) dégénère en fusillade. Mort d'un commissaire de police.

11 mai. Explosion de trois bombes au quartier général américain à Frankfort. Un mort, 872 000 \$ de dégâts. La bande Baader-Meinhof revendique l'attentat, en demandant la fin de l'intervention américaine au Vietnam.

12 mai. Explosion de deux bombes à la direction de la police d'Augsbourg (6 personnes blessées, 27 000 DM de dégâts). Explosion d'une bombe sur le parking des bureaux de la police criminelle (BKA) à Munich (10 personnes blessés, 588 000 DM de dégâts). Actions revendiquées par la RAF.

15 mai. À Karlsruhe, explosion d'une bombe dans la voiture du juge Buddenberg chargé de l'instruction contre les membres de la RAF.

19 mai. Explosion de deux bombes à la maison d'édition Springer à Hambourg (34 ouvriers blessés dont 19 grièvement, 340 000 DM de dégâts). L'action est revendiquée par la RAF qui avait au préalable demandé l'évacuation de l'immeuble.

24 mai. Explosion de deux bombes au quartier général européen de l'US Army à Heidelberg (3 militaires américains tués, 6 blessés, 130 000 DM de dégâts). La RAF revendique l'attentat qui a réussi à endommager le système informatique qui coordonne les actions de l'armée américaine au Vietnam.

27 mai. Tous les journaux allemands publient les photos des 19

terroristes recherchés : Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof, Jan-Carl Raspe, Holger Meins, Brigitte Mohnhaupt, Klaus Jünschke, Irmgard Möller, Ilse Stachowiak, Ronald Augustin, Katarina Hammerschmidt, Rosemarie Keser, Siegfried Hausner, Bernard Braun, Ralf Reinders, Ingeborg Barz, Albert Fichte, Axel Achterath et Heinz Brockmann.

1er juin. Arrestation à Frankfort d'Andreas Baader, Jan-Carl Raspe et Holger Meins.

7 juin. Arrestation à Hambourg de Gudrun Ensslin.

9 juin. Arrestation à Berlin de Brigitte Mohnhaupt et de Bernhard Braun.

15 juin. Arrestation à Hanovre d'Ulrike Meinhof et de Gerhard Müller.

25 juin. Ian Mac Leod, citoyen britannique suspecté d'être un sympathisant de la RAF (ce ne sera jamais prouvé), est abattu par la police dans son appartement à Stuttgart.

7 juillet. Arrestation de Irmgard Möller et Klaus Jünschke.

13 juillet. Arrestation de l'avocat Jörg Lang suspecté de complicité avec la RAF.

5 septembre. À Munich, lors des 17^e Jeux Olympiques, le commando palestinien « Septembre noir » (vraisemblablement armé avec l'aide de la RAF) tue 2 athlètes israéliens, en prend 9 en otages. L'intervention de la police allemande se soldera par la mort des 9 israéliens, d'un policier allemand et de 4 terroristes.

19 décembre. Ursula et Wolfgang Huber fondateur du SPK sont condamnés à quatre ans et demi de prison, Siegfried Hausner, membre du SPK, à trois ans et demi.

1973

17 janvier-15 février. 1^{re} grève de la faim de 40 prisonniers politiques en R.F.A. contre les conditions de détention. Ils réclament la suppression de l'isolement.

9 février. Des avocats manifestent devant la cour du Tribunal fédéral contre l'incarcération d'Ulrike Meinhof dans une aile silencieuse de la prison de Köln-Ossendorf.

15 février. Transfert d'Ulrike Meinhof dans une autre aile de la prison de Köln-Ossendorf. Fin de la grève de la faim.

Février. Horst Mahler est condamné à 14 ans de prison.

8 mai-2 juin. 2^e grève de la faim des 40 prisonniers politiques contre les conditions de détention. Fin mai, l'eau est supprimée à Andreas Baader, avec l'accord du ministre de la justice. Baader tombe dans le coma.

1974

11-13 février. Grèves dans toute la R.F.A. après l'échec des négociations salariales entre les syndicats de fonctionnaires et le gouvernement.

13 février. R.F.A. : augmentation de 11% des salaires de la fonction publique.

13 septembre. Début de la 3^e grève de la faim des prisonniers de la RAF contre l'isolement. Alimentation forcée de 25 prisonniers.

9 novembre. Mort de Holger Meinz au 53^e jour de grève de la faim. Manifestations à Berlin-Ouest et dans plusieurs autres villes. À Hambourg, 2 000 personnes, dont Rudi Dutschke, assistent à l'enterrement.

10 novembre. Günther von Drenckmann, président de la Cour suprême de Berlin-Ouest, est abattu par un commando du Mouvement du 2 juin (2^e génération de la RAF).

11-30 novembre. Série d'attentats à Berlin-Ouest et dans des villes de R.F.A.

Décembre. Vote, au Bundestag, de la loi restreignant les droits de la défense.

4 décembre. Visite de Jean-Paul Sartre à Andreas Baader en grève de la faim à la prison de Stuttgart-Stammheim.

16 décembre. Gustav Heinemann, ancien président de la R.F.A., écrit à Ulrike Meinhof pour lui demander de cesser la grève de la faim.

31 décembre. Amnesty International dénonce les conditions de détention des prisonniers politiques en R.F.A.

1975

5 février. Après 145 jours, fin de la troisième grève de la faim des prisonniers de la RAF.

27 février. Enlèvement de Peter Lorenz, député CDU de Berlin. Opération revendiquée par le Mouvement du 2 Juin. 5 prisonniers du Mouvement sont libérés en échange du député. Horst Mahler refuse de quitter la prison.

Mars. Les avocats K. Croissant, C. Strobele et K. Groenwold, soupçonnés de complicité avec leurs clients, sont récusés pour défendre les accusés de la RAF.

24 avril. Occupation de l'Ambassade d'Allemagne à Stockholm par un commando de la RAF, qui demande la libération de 26 de ses

prisonniers en échange des 11 fonctionnaires. La prise d'otage fait 3 morts : l'attaché militaire et l'attaché commercial abattu par les terroristes et un membre du commando tué par la police.

4 mai. Siegfried Hausner meurt des suites de ses brûlures, lors de l'occupation du 24 avril, à la prison de Stammheim.

12 mai. Passage à la clandestinité de l'avocat Siegfried Haag.

21 mai. Ouverture du procès d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Jan-Carl Raspe et Ulrike Meinhof devant le haut tribunal de Stuttgart.

23 juin. Arrestation des avocats Croissant et Strobele, libérés après 4 et 7 semaines de détention.

29 juin. Mort en prison par manque de soin de Katarina Hammerschmidt, accusée de soutien à la RAF.

13 septembre. Un attentat à la bombe, à la gare d'Hambourg, fait 11 blessés. La RAF ne revendique pas l'attentat et parle de provocation policière.

30 septembre. Le tribunal de Stuttgart promulgue un arrêté rendant facultative la présence des accusés au procès lorsque leur état de santé ne leur permet pas de suivre les débats.

1976

4 mai. Au procès, les accusés déclarent endosser collectivement la responsabilité des attentats de 1972 contre les quartiers généraux américains. Ils expliquent que leurs actes doivent être replacés dans le contexte de la guerre du Vietnam.

9 mai. Ulrike Meinhof est découverte « pendue » dans sa cellule. La version officielle du suicide est mise en cause par les proches

et les avocats. Une commission internationale est créée.

1^{er} juin. Dépôt d'une bombe au quartier général des forces américaines à Frankfort, le jour du 4^e anniversaire de l'arrestation de Baader, Raspe et Meins. Attentat revendiqué par les cellules révolutionnaires. 16 blessés dont 3 grièvement.

18 août. Entrée en vigueur de la nouvelle loi antiterroriste.

13 décembre. Manifestations de masse et violences sur le chantier de la centrale nucléaire de Brockdorf.

1977

30 mars-30 avril. 4^e grève de la faim collective des prisonniers. Ils demandent à être réunis par groupe de 15 à 20 personnes et à bénéficier des garanties minimales accordées aux prisonniers de guerre par la convention de Genève.

8 avril. Le commando « Ulrike Meinhof » de la RAF abat le procureur fédéral Siegfried Buback, son chauffeur et son garde du corps.

28 avril. Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe sont condamnés à la prison à perpétuité par le tribunal de Stuttgart.

30 avril. Les grévistes de la faim de la RAF mettent un terme à leur action après que le gouvernement leur a accordé le droit de réunion. Dans les médias le gouvernement est accusé d'avoir cédé au chantage des terroristes.

11 juillet. L'avocat Klaus Croissant à qui le gouvernement fédéral vient d'interdire d'exercer demande l'asile politique à la France.

20 juillet. K.H. Dellwo, Hannah Krabbe, Lutz Taufer et Bernhard Rössner (RAF) sont condamnés chacun à deux fois la prison à vie par le tribunal de Düsseldorf.

30 juillet. Jürgen Ponto, président de la Dresdner Bank, est abattu par un commando de la RAF.

8 août. À la suite d'un incident les 8 prisonniers de Stammheim sont brutalisés par les gardiens. Les conditions d'isolement sont rétablies. Les prisonniers entament une nouvelle grève de la faim.

2 septembre. Face à la position inflexible du gouvernement de Helmut Schmidt, les prisonniers suspendent leur mouvement de grève de la faim.

5 septembre. Le commando de la RAF « Siegfried Hausner » enlève le président du syndicat des patrons ouest-allemand Hans-Martin Schleyer. Ses 4 gardes du corps sont abattus. Le commando exige la libération de Baader, Raspe, Ensslin, Krabbe, Schmitz, Becker, Beer, Sonneberg, Moller, Hoppe et Pohl.

30 septembre. Klaus Croissant est arrêté à Paris et son associé Arndt Müller l'est aussi en Allemagne.

13 octobre. Détournement d'un 737 de la Lufthansa par un commando palestinien. Il formule les mêmes exigences que le commando « Siegfried Hausner », soit la libération des 11 membres de la RAF.

17 octobre. À Mogadiscio, le commando d'une unité spéciale de la police allemande (GSG-9) prend d'assaut le Boeing. 3 membres du commando palestinien sont tués, le 4^e, une femme, est grièvement blessée. À l'exception du commandant de bord assassiné par les terroristes, les otages sont tous sains et saufs.

17-18 octobre. Baader, Ensslin, Raspe sont trouvés morts dans leurs cellules. Irmgard Möller survivra. Ils se sont suicidés. La thèse officielle du suicide, toutefois, est contestée par les sympathisants de la RAF.

19 octobre. Le corps de Hans-Martin Schleyer est retrouvé dans le coffre d'une voiture à Mulhouse.

20 octobre. Création d'une commission internationale d'enquête sur les morts de Stammheim.

28 octobre. Enterrement de Jan-Carl Raspe, Andreas Baader et Gudrun Ensslin à Stuttgart.

12 novembre. Ingrid Schubert, membre de la RAF, est retrouvée pendue dans sa cellule à la prison de Munich-Stadelheim.

5-11 juin. Guerre des Six jours ente Israël et les États arabes.

II. L'AUTEUR

« Le théâtre a lieu avec le geste de déconstruire le spectacle.

Dans la mesure précisément où il tente de juxtaposer un espace et un temps imprévu à un espace et à un temps prévu, le théâtre est l'art de faire remonter les choses à l'origine, de les offrir, de les redonner au temps – de les légitimer par le temps.

Le théâtre est cet art qui rend visible les conflits dans le temps de la mémoire. »

Michel Deutsch

Le Théâtre et l'Air du temps, L'Arche Éditeur, Paris, 1999, p. 27

Michel Deutsch, farouchement contemporain

Grand prix de littérature dramatique en 2008, l'auteur dramatique revient sur le devant de la scène et s'interroge sur le terrorisme dans La Décennie rouge, qui poursuit une longue tournée avant d'arriver au Théâtre National de la Colline en mars 2009.

Michel Deutsch revient à l'affiche : on verra au printemps à la Colline sa pièce *La Décennie rouge*. L'auteur semble discret dans les annales du théâtre d'aujourd'hui. Pourtant son œuvre est abondante : elle va du poème, du scénario, du livret d'opéra au théâtre, qui reste son activité centrale. Il a eu la chance de naître à Strasbourg en 1948. Car c'est dans la capitale de l'Alsace qu'une nouvelle pensée et une nouvelle pratique de l'art dramatique

s'élaborent dans les années soixante et soixante-dix. Le jeune homme fait vite partie du collectif de dramaturgie que Jean-Pierre Vincent fonde au Théâtre national de Strasbourg. Dans cet univers-là, qui est fort nourri de culture germanique et s'oppose aux traditions poétiques et élégantes de l'art français, il rencontre Jean Jourdheuil, Jean-Christophe Bailly, le philosophe Philippe Lacoue-Labarthe (avec qui il mettra en scène plus tard *Antigone* d'Hölderlin et *Les Phéniciennes* d'Euripide)... Il écrit pour Vincent des textes qui marqueront l'histoire de cette période du TNS : une adaptation de *Germinal* de Zola et surtout *Vichy-Fiction 2^e partie*. Il est déjà farouchement contemporain au sein d'une équipe qui cogne sur l'actualité et l'Histoire récente.

Avant tout, il invente ce qu'on appelle « le théâtre du quotidien ». Du moins est-il l'un des créateurs de ce mouvement que lancent Jean-Paul Wenzel, Michèle Foucher et Michel Vinaver. Partiellement sous l'influence de Franz Xaver Kroetz et Herbert Achternbusch, ces auteurs rompent avec la mythologie et les thèmes bourgeois pour représenter crûment la réalité. Deutsch écrit l'une des œuvres les plus repérées de cette école, *L'Entraînement du champion avant la course* (1975). Cette histoire d'un jeune ouvrier champion cycliste qui court à l'échec a aujourd'hui quelque peu vieilli mais elle a compté en son temps et révèle les préoccupations politiques de son auteur.

Ensuite, Deutsch élargit son horizon en quittant provisoirement le terrain social et en rejoignant la quête esthétique et lyrique de Georges Lavaudant. Celui-ci met en scène le conte philosophique de *Féroé la nuit* (1989) et cette grande méditation de *Lumières I et II* (1995) qui passe autant par l'image que par les mots. En même

temps, Deutsch redonne vie au théâtre d'agit-prop, de provocation politique en imaginant et en écrivant la série des *Imprécations*, jouées entre 1993 et 1995 : ce sont des adresses et des commentaires assez violents à l'égard des puissants de ce monde ; seul en scène comme diseur mais accompagné d'une formation de rock (Sentimental Bourreau animé par Mathieu Bauer), André Wilms, rapide, bourru, rigolard, fait claquer ces mots impertinents. Peut-être cette prise à partie féroce et joyeuse des erreurs du monde est-elle la veine la plus éclatante de l'auteur. Ensuite, alors qu'il se consacre à des mises en scène d'œuvres d'autres auteurs, tels qu'Heiner Müller, et d'opéra, tandis qu'il connaît le succès avec ses scripts à la télévision (*Les Alsaciens* pour Arte, *Hôtel des esprits* pour France 3), il voit ses nouvelles pièces contestées ou mal accueillies. *Histoire de France*, qu'il coécrit avec Lavaudant, et *Skinner*, qui parle des défavorisés traversant clandestinement les frontières (quelques années avant *Le Dernier Caravansérail* du Soleil et d'Ariane Mnouchkine) ne convainquent qu'un public réduit.

Le voilà face au passé violent et terroriste de l'Allemagne avec *La Décennie rouge*, qu'il a créée l'an dernier dans sa propre mise en scène à Genève et à Bobigny et qu'il donne à présent en tournée puis à Paris. La pièce sur Baader, Ensslin, Meinhoff et leurs camarades raconte, dit-il, « la dérive de ces soldats perdus appartenant à une jeunesse qui voulait changer le monde, connue sous le nom de *Protestgeneration* ». Deutsch regarde une nouvelle fois sa chère Allemagne en face, entre la nécessaire utopie et la cruelle réalité.

Gilles Costaz

L'avant-scène théâtre, 15 décembre 2008

Théâtre du quotidien

Apparu au début des années soixante-dix, ce théâtre est illustré par Kroetz en Allemagne, Deutsch, Lassalle, Vinaver (théâtre de chambre) et Wenzel en France. Son champ d'investigation est le monde des personnes humbles et l'univers des gens au travail, cadres et ouvriers. Son territoire est la quotidienneté, tout ce qui échoit, ce qui arrive d'ordinaire aux personnes. [...]

Daniel Lemahieu

Dictionnaire encyclopédique du théâtre,
Michel Corvin éd., Éditions Bordas, Paris, 1991, p.686

Agit-prop

Forme radicalisée du théâtre politique, faisant passer avant toute autre considération les objectifs de la lutte, le théâtre d'agit-prop n'en a pas moins élaboré tout un art en rupture. Ce terme, qui a transité par le russe *agitatsiya-propaganda* (agitation-propagande), désigne au premier chef un théâtre politique agissant, d'inspiration bolchevique : un théâtre d'intervention, opérant sur l'actualité brûlante – à commencer par celle de la guerre civile en Union soviétique – pour diffuser analyses et slogans par des moyens de choc. [...] Il convient surtout de noter que le théâtre d'agit-prop ne se limite pas à sa version bolchevique, et que des tentatives analogues de contre-culture activiste se font jour dès les origines du mouvement ouvrier dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au sein de la social-démocratie allemande ou sur ses marges. Elles persistent occasionnellement à l'aile gauche du courant social-démocrate, selon les situations historiques. Elles marquent aussi les phases les plus virulentes du mouvement anarchiste, ainsi en France et en Espagne à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. On peut enfin constater que les adversaires du mouvement ouvrier savent détourner à leur profit, si besoin est, ces techniques d'agit-prop. [...]

Claudine Amiard-Chevrel

Dictionnaire encyclopédique du théâtre,
Michel Corvin éd., Éditions Bordas, Paris, 1991, p. 19

Pourquoi ce malentendu à propos du quotidien ?

Je voudrais poser, sans précautions, la question suivante : pourquoi ce malentendu à propos du quotidien ? De ce qui a pu, le temps d'une demi-saison, apparaître comme une *dimension* du théâtre, et le temps d'un demi-effet de mode, succomber sous la pression de ce qui était devenu sa hâtive idéologie. Pourquoi donc ce qui devait avoir la violence d'une rupture est-il devenu le retour débile d'un naturalisme toujours en veine de recyclage – d'un populisme régressif ?

D'abord, le « quotidien », *en ce qui me concerne*, n'a jamais désigné autre chose que la prise en compte d'une dimension de la *finitude*. C'est-à-dire de la seule possibilité, pour aujourd'hui, du théâtre – à savoir de la tragédie. En tant que tel, il n'a donc jamais désigné une expérience théâtrale particulière (délimitée par le label *théâtre du quotidien*), mais bien une « prise de mesure ». Je le répète : la *visée* même du théâtre à l'égard du réel. Le risque de la dimension du théâtre là même où il est dit que celle-ci s'efface. Aussi, vu sous cet angle, n'y a-t-il pas de concept du quotidien, mais d'une part, une thématique et, d'autre part, le lieu commun d'un fantasme. Car on aurait du mal, en vérité, à dire ce que le quotidien désigne. Et son fonctionnement, de fait, est le plus souvent celui d'un recours : là où l'analyse s'arrête, la vie commence ! La vie telle qu'en elle-même, évidemment ! Tout est donc possible – à commencer par la régression et la sottise.

Il suffisait pourtant de lire et de retenir cet énoncé, au fond programmatique : « qui se fait, qui revient chaque jour ». Parce que de cette répétition nous n'aurons jamais fini de prendre la mesure.

Ensuite : Il y a beaucoup plus de spectacle dans la rue qu'au théâtre. Partout, dans la ville, on trouve davantage de spectacle qu'au théâtre. [...] Le monde est devenu spectacle. Le « quotidien » au théâtre dans cette perspective devait alors indiquer un ralentissement et un retour. Il avait pour tâche de tenter de prendre en considération, en effet, ce qu'il y a de *latent*, d'invisible, dans le spectacle. Ou encore ce qui lui serait antérieur. [...] De cela, il découle que le théâtre doit se faire l'analyseur implacable du spectaculaire. Qui d'autre que lui, en effet ? N'est-ce pas lui qui, depuis une certaine scène et à partir d'un certain débordement du rite d'Église, est la matrice de notre mode de représentation, en Occident ?... Aussi peut-on considérer que le triomphe du théâtre n'est absolument pas dans les salles conçues pour lui, mais dans la rue ! D'où également ce sentiment d'ennui qui nous assaille le plus souvent lorsque nous sommes au « théâtre ». Même si la production est excellente. Si nous prenons cela au sérieux, si nous ne le dénonçons pas simplement au nom du métier, alors nous serons peut-être en mesure de comprendre, enfin, que le théâtre ne doit plus entretenir avec le « spectateur » le même type de rapport que celui exigé par les médias. Le motif du « quotidien » – comme répétition, comme risque du tragique – est ainsi de l'ordre du court-circuit au cœur même du

toujours déjà-vu. Sa stratégie, celle de la remise en énigme de la transparence des corps. D'une interruption de la reproduction hallucinante des doubles. L'analyse encore, comme inquiétante étrangeté. Comme recueillement sur ceci : aujourd'hui, on ne meurt plus mais on disparaît. Et on comprend alors que Hölderlin, de ce point de vue, devient tout à fait incontournable. Car, soit dit en passant, c'est bien lui qui rappelle à la dimension du quotidien. De ce qu'au travers de la *Metrische Fassung* il appelle la corrélation secrète entre la plénitude et l'indigence – où la Beauté pure ne se conçoit qu'au risque du monde désolé.

Le spectacle aujourd'hui n'est pas autre chose que l'organisation inouïe du plaisir – de la jouissance – que nous prenons à notre auto-surveillance. Et la tâche *politique* du théâtre est de comprendre cela pour le mettre en panne. Ce geste pourrait être l'autre nom d'une césure. Mais seule la tragédie me semble à même de nous inviter à cette dernière lucidité.

Le « quotidien » est donc une « introduction à la finitude » (Hölderlin). Et non une formule incantatoire ou un commode slogan. C'est pour cette raison sans doute qu'il faudrait enfin cesser de le mettre à toutes les sauces.

Michel Deutsch

Théâtre Ouvert / Écritures, janvier 1979

Conversation avec Michel Deutsch

Fragments

Le théâtre comme essai

J'essaye de réfléchir le théâtre comme essai. Un théâtre qui s'empare à la fois des fables, qui travaille encore la fable mais en même temps qui s'en détache –, qui essaye de réfléchir effectivement sur ce qui arrive au niveau des fictions mais aussi au niveau de l'actualité, ce qui ne devrait pas être le rôle du théâtre qui nécessite du retrait, de la distance. Les théâtres qui ont essayé de se mêler directement à l'actualité n'ont jamais rien donné. Naturellement, il y a l'*agit-prop*, mais mettons que c'est une forme très passagère, qui, à la limite et à quelques exceptions près, est faite pour être oubliée le lendemain.

Politique et théâtre

La politique est présente dans le théâtre depuis le début, dès la tragédie athénienne, et, je dirais qu'il n'y a pas de théâtre sans politique, même si celui-ci dénie ou refuse à un moment donné cette présence...

Mais c'est le temps du passé qui doit être le temps du théâtre, c'est la condition de sa modernité, de sa contemporanéité. Je veux dire que le théâtre est grand lorsqu'il rencontre le mythe. L'histoire de la RAF, de la « bande à Baader » est désormais un mythe....

Il y a plus de trente-six définitions de la politique... Dans les définitions contemporaines les plus célèbres, il y a par exemple celle

de Carl Schmitt, pour qui la politique est « discrimination entre l'ami et l'ennemi ». Si l'esthétique est la différence entre le beau et le laid, la morale entre le bien et le mal, etc., pour Carl Schmitt, la politique c'est la discrimination entre l'ennemi et l'ami. Dans la tradition philosophique, c'est la manière dont les hommes – l'homme animal social-politique (le *zoon politikon*) d'Aristote – vivent ensemble dans la Cité. La politique peut être définie à travers l'État ou alors à travers la relation qu'entretiennent l'État et ce qu'on appelle société, mais il n'y a pas une définition absolue pour la simple et bonne raison que c'est une définition qui change selon les sociétés et selon les époques bien sûr...

Quelle responsabilité pour le théâtre ?

L'une des responsabilités du théâtre est, d'une certaine manière, d'être irresponsable dans sa responsabilité. C'est-à-dire qu'une des fonctions du théâtre consiste à déconstruire les médias, le discours commun de la massification ou, si vous voulez, de lutter contre l'aplatissement de l'attention que produit le zapping télévisuel, donc de maintenir ouvert des horizons. Il s'agit de se brancher sur un rythme qui n'est pas le rythme de commande de la circulation.

À l'époque des grands affrontements avec le totalitarisme, l'un des reproches qui était fait au totalitarisme était le manque de liberté de circulation. Si vous prenez aujourd'hui l'exemple de la circulation automobile, il est évident qu'il y a un manque de liberté de circuler. Bien entendu, tout cela est au motif du bien, il y a eu environ 7000 morts en moins sur les routes de France

depuis 1 ou 2 ans, ce qui est formidable mais en même temps cela renforce la société de contrôle. Vous n'êtes simplement plus libre de vos mouvements. Mais qu'est-ce que veut dire « liberté de mouvement » si vous tuez quelqu'un qui traverse sur un passage piéton... mais peut-être que la liberté a à voir avec une interruption qui s'appelle tout simplement la mort. La mort, symboliquement, a été éliminée complètement de notre société, le mot de Hölderlin « Aujourd'hui on ne meurt plus, on disparaît » est plus d'actualité que jamais, preuve en est de la disparition des rituels concernant la mort...

Public / privé

Je suis un enfant du théâtre public, on m'a proposé de travailler dans le privé mais j'ai toujours refusé – j'ai peut-être eu tort à la réflexion. Mais s'il n'y avait pas eu le théâtre public j'aurais sans doute été condamné à la rentabilité fictionnelle et j'aurais écrit des choses qui m'auraient sans doute tellement déplu que j'aurais arrêté d'écrire pour le théâtre.

Reste tout de même que si l'on prend les grands auteurs de la 2^e moitié du xx^e siècle, ce sont des enfants du théâtre privé – Beckett ou Adamov par exemple. Le théâtre public de l'après-guerre, celui de Vilar, est davantage un théâtre de metteur en scène qu'un théâtre d'écrivain. Les écrivains sont plutôt arrivés au théâtre après-guerre par le théâtre privé. Ce n'est pas aussi tranché, à partir des années 70, il y a eu Chéreau qui monte Koltès... et c'est dans le théâtre public...

Rendre son poids à la langue

J'ai fait plusieurs spectacles avec Georges Lavaudant, dont *Lumières* avec Jean-Christophe Bailly et Jean-François Duroure. Avec Lavaudant et Bailly, ce qui me semble important c'est l'idée de faire passer la langue du poème au théâtre, de redonner son poids à la langue, à la langue poétique – ça ne veut surtout pas dire qu'elle est lourde, ça veut dire la langue délivrée. Redonner son poids à la langue, c'est tout simplement remettre la poésie au théâtre. Il y a actuellement une espèce d'acharnement à vider le texte du plateau de théâtre, à dire que le théâtre c'est autre chose que le texte. Naturellement, le théâtre est aussi autre chose que le texte, mais la langue proférée, la langue dans toute son ampleur de langue, il n'y a au fond que le théâtre qui puisse la donner, puisque c'est la langue du corps. Si l'on pense à Artaud, l'incroyable présence du corps se donne à travers la langue, cette langue pouvant aller jusqu'au chant. « Écho indé-niable. »...

Fragments retranscrits et extraits de « Portrait d'auteur », France Culture, 1^{er} mai 2007 ; retouchés par l'auteur en janvier 2009

La représentation

Le problème, [est] celui de la représentation et de notre rapport au monde. Il s'agit de la représentation dans le sens de la délégation ; par exemple, la représentation dans le cadre des institutions républicaines. Si je vote pour un homme politique, cela veut dire qu'il est censé me représenter. Mais il s'agit également de la

représentation comme imitation et de la représentation comme mise devant soi. Aujourd'hui, la représentation (dans le triple sens de déléguer, de placer devant, de rendre présent à nouveau...) est en crise. Donc, que je le veuille ou non, je suis condamné à travailler cette crise de la représentation. Et je pense qu'il faut passer par différentes pratiques, par différentes disciplines, pour rendre compte de cela. Depuis le romantisme, l'artiste, d'une certaine façon, est à la fois le paria absolu et le sauveur de l'humanité. Dans la conception du xx^e siècle, l'artiste est celui qui est à l'avant-garde. Il est celui qui s'identifie au prolétaire, celui qui ne peut pas tolérer le monde, le monde capitaliste tel qu'il va, il est l'éclaireur qui doit indiquer le chemin vers un monde meilleur. Mais c'est encore une conception romantique de l'artiste. Or, cette crise de la représentation doit conduire, je pense, à une nouvelle définition de l'artiste. Aujourd'hui, on a perdu la profondeur. On a perdu le rapport à la chose. Tout se passe au niveau des surfaces. Ce sont les surfaces qui sont lisibles et non pas les choses dans leur épaisseur. Autrefois, on possédait un rasoir qu'il fallait faire durer le plus longtemps possible, aiguiser régulièrement. Aujourd'hui, on jette le rasoir. Tout est remplaçable, disponible et jetable. Le monde est toujours à disposition. On assiste à une espèce de clonage absolu. S'il faut imaginer une fonction à l'artiste, aujourd'hui, ce n'est plus celle d'être à l'avant-garde, c'est celle d'éprouver, de tester, de montrer comment traverser ces différentes strates de la représentation.

Extrait de *Le Théâtre et l'Air du temps*,
L'Arche Éditeur, Paris, 1999

BIBLIOGRAPHIE

Né en 1948 à Strasbourg.

Théâtre

L'Entraînement du champion avant la course, suivi de *Ruines*, Éditions Stock, Paris, 1975.

Le Chanteur et L'Amour du théâtre, Christian Bourgois Éditeur, Paris, 1979.

Convoi, Éditions Stock, 1980.

Tel un enfant à l'écart, suivi de *Partage*, Christian Bourgois Éditeur, 1982.

Thermidor, Christian Bourgois Éditeur, 1986.

El Sisisi, Christian Bourgois Éditeur, 1986.

Théâtre, U.G.E., coll. « 10/18 », Paris, 1987.

Sit venia verbo, avec la collaboration de Philippe Lacoue-Labarthe, Christian Bourgois Éditeur, 1988.

Féroé, la nuit, L'Arche Éditeur, Paris, 1989.

Imprécation dans l'abattoir : coups de foudre, L'Arche Éditeur, 1991.
L'Empire, L'Arche Éditeur, 1991.

Le Souffleur d'Hamlet et autres textes : Le Souffleur d'Hamlet / Le Costume de la reine du Danemark, rendez-vous compte / Totus mundus agit histrionem / Une nuit au théâtre, L'Arche Éditeur, 1993.

Dimanche, avec la collaboration de Dominique Müller, suivi de *La Bonne Vie et Convoi*, L'Arche Éditeur, 1994.

La Négrresse bonheur, L'Arche Éditeur, 1994.

John Lear : John Lear / Il y a erreur sur la personne / L'Audition / Les Baisers / L'homme qui ne fait que passer / Tamerlan, L'Arche Éditeur, 1996.

Histoires de France, en collaboration avec Georges Lavaudant, L'Arche Éditeur, 1997.

Dimanche, L'Arche Éditeur, 1998.

Imprécation 36, L'Arche Éditeur, 1999.

Skinner, L'Arche Éditeur, 2001.

La Décennie rouge, Christian Bourgois Éditeur, 2007 (Grand prix de littérature dramatique, 2008).

Récit

Parhélie, Christian Bourgois Éditeur, 1988. rééd. coll. « Titre », 2009.

Essais

Inventaire après liquidation : textes et entretiens, L'Arche Éditeur, 1990.

L'Alsace dans le désordre, BF Éditeur, Strasbourg, 1993.

Le Théâtre et l'air du temps, *Inventaire II*, L'Arche Éditeur, 1999.

Alsace terre étrangère, Éditions de la Nuée bleue, Strasbourg, 2003.

Poésie

Indes, Éditions Seghers, Paris, 1980.

Études de ciel avec turbulences, Christian Bourgois Éditeur, 1981.

Winterreise, Copal Éditeur, Paris, 1982.

La Pièce vide, Éditions La Pionnière, Paris, 1991.

Du fondement de la zoologie, Éditions La Pionnière, 1991.

Météorologiques, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Détroits », 2002.

Livrets

Fragments, musique de Georges Apherdis, 1978.

60° Parallèle, opéra de Philippe Manoury, 1996.

Télévision

Les Alsaciens ou les Deux Mathilde, scénario et dialogue en collaboration avec Henri de Turenne, réalisation Michel Favard, coproduction Arte, Pathé, SWF, FR3, TSI, 1997 (7 d'or et Grime Preis du meilleur scénario).

Surface de réparation, scénario et dialogue Michel Deutsch et Bernard Favre, réalisation B. Favre, Arte, 2000.

Alsace terre étrangère, réalisation M. Deutsch, Seppia/France 3, 2003.

Hôtel de l'esprit, Seppia/France 3, 2006.

Le Voyage à Tübingen, France 3, 2009.

Cinéma

L'Entraînement du champion avant la course, d'après la pièce du même titre, réalisation B. Favre, Canal +, 1990.

Que faire ?, court-métrage, scénario, dialogue et réalisation M. Deutsch, arcapix productions, 2000.

Mises en scène de Michel Deutsch

Théâtre

Antigone d'Hölderlin, en collaboration avec Philippe Lacoue-Labarthe, Théâtre National de Strasbourg, 1977-1978.

Les Phéniciennes d'Euripide, en collaboration avec Ph. Lacoue-

Labarthe, Théâtre National de Strasbourg, 1980.

Partage, Jardin d'Hiver / Théâtre Ouvert, Paris, 1981.

Sit venia verbo, CDNA, Théâtre National de la Colline, Paris, 1988.

Thermidor, en collaboration avec Ph. Lacoue-Labarthe, Centre Pompidou, 1989.

Aujourd'hui, Festival d'Avignon, La Chartreuse, production Théâtre Ouvert, Villeneuve-lès-Avignon, 1992.

Imprécation II, Théâtre de la Bastille, Paris, 1993.

Dimanche, Théâtre de la Jeunesse, Hanoi, Vietnam, 1994.

Imprécation IV, Théâtre National de Strasbourg/Théâtre de la Bastille, 1995.

Aujourd'hui II, montage de textes de M. Deutsch et Bertolt Brecht, mis en scène avec la collaboration de Michèle Foucher, Théâtre Ouvert, 1998.

Imprécation 36, Théâtre National de Strasbourg, 1999.

Heute, Prinzregententheater Bayerische Theaterakademie, Munich, 1999.

Abschied, Prinzregententheater Bayerisch Theaterakademie, 2001.

Hamlet-Machine d'Heiner Müller, esad/Théâtre Saint-Gervais, Genève, 2002 ; Théâtre Arsenic, Lausanne, 2003

Desert inn, Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, 2005.

Müller factory, Théâtre Saint-Gervais/MC93, Bobigny, 2005.

Mensch oder Schwein – La Décennie rouge, Théâtre Saint-Gervais/MC93, 2007.

Opéras

Le Pierrot lunaire de Schoenberg, Orléans, 1992.

Jakob Lenz de Wolfgang Rihm, Opéra du Rhin, Strasbourg, 1993 ;

Opéra de Nancy, mars 2002 ; Opéra de Bordeaux, 2006.

Wozzeck d'Alban Berg, Opéra de Nancy, 2006.

Le Pont des ombres d'Olivier Dejours, Opéra de Strasbourg, 2008.

Autres mises en scène

L'Entraînement du champion avant la course, Jean-Paul Wenzel, Corbeil, 1975.

Dimanche, mise en scène Dominique Muller, Théâtre national de Strasbourg, 1975.

Goethe en Alsace, coécrit avec Jean-Paul de Dadelsen, mise en scène Alain Knapp, Théâtre National de strasbourg, 1985.

El Sisisi, mise en scène Bernard Chatellier et Robert Gironès, La Comédie de Genève, 1986.

Juste avant Tamerlan, mise en scène François Chattot, La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, 1987.

Féroé, la nuit, mise en scène Georges Lavaudant, 1989.

L'Empire et Socrate, adaptation d'après Platon, mise en scène Michèle Foucher, Théâtre des Célestins, Lyon, 1989.

Imprécation dans l'abattoir – Coups de foudres, mise en scène Jean-Louis Hourdin, Comédie de Genève, 1991.

Tableaux impossibles, écrit avec Jean-Christophe Bailly et Gilberte Tsai, Maison de la Culture Bourges, 1991.

Une Nuit au théâtre, mise en scène André Wilms et Gabrielle Forest, Groupe sentimental Trois-8, Théâtre de la Bastille, Paris, 1993.

La Négresse bonheur, mise en scène Michèle Foucher, Théâtre du Maillon, Strasbourg, 1995.

Lumières (I) près des ruines, écrit avec Jean-Christophe Bailly, Jean-François Duroure et Georges Lavaudant, mise en scène Georges Lavaudant, Théâtre national de Bretagne, Rennes, 1995 ; Théâtre de Maly, Saint Petersburg, 1995.

Lumières (II) sous les arbres, écrit avec Jean-Christophe Bailly, Jean-François Duroure et Georges Lavaudant, mise en scène Georges Lavaudant, TNP, Villeurbanne, 1995.

La Cour des comédiens d'Antoine Vitez, adaptation Michel Deutsch et Georges Lavaudant, mise en scène Georges Lavaudant, Festival d'Avignon, 1996.

Histoires de France de Michel Deutsch et Georges Lavaudant, mise en scène Georges Lavaudant, au Théâtre de l'Odéon, 1997.

Skinner, mise en scène Alain Françon, Théâtre National de la Colline, Paris, 2002.

III. LE SPECTACLE



© Christian Lutz

La Décennie rouge, (de gauche à droite) Sara Louis, Lucie Zelger, Pascal Sangla, Jeanne de Mont, Julien Tsongas

EN SCÈNE PAR ORDRE D'APPARITION ¹

Andreas Baader, *membre de la RAF*

Gudrun Ensslin, *membre de la RAF*

La Narratrice

Dieter Kunzelmann, *membre de Kommune 1 et West-Berlin
Tupamaros*

Rainer Langhans, *membre de Kommune 1 et West-Berlin
Tupamaros*

La Uschi, *playmate*

Fritz Teufel, *membre de Kommune 1 et du Mouvement du 2 Juin*

Rudi Dutschke, *Fédération des étudiants socialistes allemands
(SDS)*

Günter Grass

Jakob Lenz, *poète allemand*

Flic 1

Manifestants

Ulrike Meinhof, *membre de la RAF*

Flic 2

Axel Springer, *fondateur du groupe de presse Springer*

Journaliste au *Frankfurter Rundschau*

Homme de la rue 1

Homme de la rue 2

Un jeune ouvrier

Gustav Heinemann, *ministre de l'Intérieur*

D^r Renate Riemeck, *mère adoptive d'Ulrike Meinhof*

Photographe

Le juge

¹. Voir index p. 55-58

Thorwald Proll, *membre de la RAF*
Le procureur
Horst Söhnlein, *membre de la RAF*
Lederjacke 1
Délinquant 1
Éducateur libéral
Peter Janssen, *membre de la RAF*
Lederjacke 2
Dr Huber, *neuro-psychiatre de l'université de Heidelberg*
Horst Malher, *membre de la RAF, avocat*
Jan Karl Raspe, *membre de la RAF*
Rosa Luxemburg
Winnetou
Germania
Hitler
Inge Feltrinelli, *journaliste*
Karl Heinz Ruhland, *membre de la RAF*
Horst Herolt, *police criminelle*
Heinrich Böll
Gardiennne de prison 1
Gardiennne de prison 2
Avocat
Journaliste 1
Jean-Paul Sartre
Peter Homann, *membre de la RAF*
Otto Schily, *ministre de l'Intérieur et ex-avocat de la RAF*
Klaus Wiegand, *avocat*
Avocat
Journaliste 2



© Christian Lutz

La Décennie rouge, (de gauche à droite) Jeanne de Mont, Sara Louis, Lucie Zelger



La Décennie rouge, (de gauche à droite) Jeanne de Mont, Julien Tsongas



La Décennie rouge, Jeanne de Mont

RÉVOLUTION ACADEMY

Mensch oder Schwein *plonge au cœur des années 70 pour dresser un portrait de la Fraction armée rouge et d'Andréas Baader. Une photographie d'une génération et d'une époque.*



© Christian Lutz

La Décennie rouge, Jeanne de Mont et Pascal Sangla

Sur un canevas fragmenté, *La Décennie rouge*, *Mensch oder Schwein* de Michel Deutsch imagine une trentaine de personnages figurés par cinq acteurs afin de retracer la trajectoire et les préoccupations de quelques figures de proue de la Fraction Armée rouge. Leur action dans les années soixante-dix a relevé principalement d'une forme de terrorisme diffus, qui a davantage pour but de créer la panique que de frapper directement les représentants de l'État-Léviathan ouest-allemand. De Penthésilée à Électre en passant par Achille, la tragédie grecque nourrit le parcours de ceux qui croyaient par-dessus tout à la « primauté de l'action » et n'hésitèrent pas à assassiner un « traître » dans leurs propres rangs, Ulrich Schmücker.

Désenchantement

C'est sur les paroles de *Paint in black* des Rolling Stones que s'ouvre cette chronique des années de plomb en Allemagne, « Peut-être qu'alors je disparaîtrais et je n'aurais pas à faire face aux faits ». Défilent alors les étapes d'une dérive sanglante (incendie d'un grand magasin à Francfort en 68, procès, entraînement dans des camps de Fédayins, assassinat du président d'un tribunal berlinois en 1974, détournement d'un avion de Lufthansa sur

Mogadiscio en 1977, vie carcérale) dans une sorte de *show live* mêlant le théâtre de figures, les séquences en fond vidéo avec dialogue entre Germania allaitant la marionnette du Führer et un Indien de pacotille représentant les pays du Tiers-Monde en lutte. Mais aussi des moments de télé réalité subvertie en *agit-prop* où règne un flottement, au sens moral et physique du terme qui inquiète. Avec cette absence de culpabilité et de mauvaise conscience face au crime et non à l'Histoire (Auschwitz). Hors le fait que l'un des protagonistes reconnaît que les policiers abattus constituent des dommages collatéraux. Après le « suicide collectif » de Baader, Ensslin et Raspe dans leurs cellules en octobre 1977, une condamnation du nihilisme terroriste, que l'on croirait surgie des *Brigands* de Schiller, scelle néanmoins la pièce : « Lutter jusqu'à l'accomplissement absolu d'un fantasme de toute puissance narcissique sans jamais se sentir coupable. Vous appelez ça révolution ! Bilan : 47 morts. Pour rien. Cette façon hallucinée de tourner en rond dans les ténèbres, c'est ça votre révolution ? Le fatal fardeau de votre idéologie de la guérilla urbaine n'est que l'autre nom de l'abîme. »

Le suicide de Baader

Avec en toile de fond l'immense profil de Baader mort, sorte de masque funéraire et tutélaire qui donne son atmosphère crépusculaire à cette « histoire allemande », l'opus travaille sur les champs de profondeur, proposant des trouées de jeu dans un espace cubique qui s'ouvre au cœur de l'image iconique et guévariste du terroriste défunt, derrière le mythe ou la contre-enquête. Avec

pertinence, la mise en scène met en exergue un détail isolé avant de révéler l'entier de l'image sous un autre jour. Ainsi le spectateur est-il accueilli par une phrase projetée en lettres lumineuses : « Le monde est à vous. » Il découvrira qu'elle constitue le dernier plan du *Scarface* d'Howard Hawks dont la séquence de la fusillade finale est projetée sur scène accompagnée de l'évocation en voix off par Ingrid Caven du suicide de Baader et des déhanchements d'un rocker à la Sid Vicious ajustant le public avec son arme. Hawks montrait constamment les gangsters dans leur analphabétisme, leur puérité, leurs attitudes primaires et bestiales. Braqueurs de banque (car le capital se doit de financer sa propre subversion et contestation), les terroristes de la *Rote Armée* dépeints par Deutsch sont si peu héroïques qu'ils suscitent souvent sa dérision, comme dans ces scènes de poings levés, de karaoké sur fond de Nina Hagen ou de Led Zeppelin, de tir en commun ou de déchirements internes pour des questions parfois tout sauf idéologiques. L'auteur et metteur en scène ne se départent pas d'un sens critique qui assure par ailleurs ce mélange de tons et de formes théâtrales auquel il tient tant. À l'image de Hawks et de sa construction hachée, il traite son sujet avec distance, et classicisme dans la mise en crise de la représentation héritée de Brecht et de Müller.

Entre lyrisme et jargon

Face à la politique jugée sclérosée des groupes marxistes-léninistes, la FAR présente la formation d'unités militaires de guérilla comme une forme de re-socialisation de l'individu, à l'opposé de

l'isolement et de l'autoritarisme de la société bourgeoise. Derrière le lyrisme des écrits et le caractère très jargonnant des communiqués, les terroristes se réclament de la tradition humaniste allemande dont ils se veulent les continuateurs contre le vieil autoritarisme de l'État déguisé en État de droit C'est ainsi l'un des aspects les plus énigmatiques de la logique qui paraît avoir animé les membres de la FAR sur lequel se penche *La Décennie rouge* avec un détour par Kleist ou Hölderlin notamment « Je ne puis me figurer peuple plus déchiré que les Allemands. Tu vois des artisans, mais pas des hommes; des penseurs, mais pas des hommes », dit un ex-membre d'un commando de la RAF, lors d'une interview à Zurich à l'automne 2006, en citant le poète allemand, dont la vie fut dominée par l'échec, frappée de solitude et ternie d'incompréhensions.

Récit fragmenté

Jusque dans sa polyphonie et sa dimension de choralité, la pièce rend bien compte de l'instauration d'un climat de suspicion digne des pires heures de la guerre froide, de dénonciation à l'égard de toute manifestation d'anticonformisme. À travers le prisme de sources très variées, écrits théoriques, interviews, extraits lus de presse et de journaux télévisés, lettres, scènes réalistes proches du drame intime, une lecture apparaît autour de l'idée de Révolution. Car, en rupture avec les idéologies traditionnelles, avec le léninisme, voire le maoïsme (celui des Brigades Rouges), la FAR pose que son expérience lui permet de, réintégrer dans le patrimoine idéologique révolutionnaire Blanqui, Korsch, les

anarchistes, Luxembourg qui est représentée sous forme de marionnette dialoguant avec Meinhof ou un drapeau rouge à la main comme aux barricades, en pointant que l'adversaire principal reste la social-démocratie. À l'instar d'Ensslin dans sa cellule, les membres de la FAR se présentent comme des humanistes. Le choix se résume alors pour Holger Meinz quelques jours avant sa mort, d'être « ou un salaud », « ou un homme » qui lutte « pour la libération de l'homme ».

A contrario des récents documentaires sur d'anciens militants de la FAR, qui 30 ans après, montrent un désenchantement quasi suicidaire et des vies brisées, Deutsch délivre un théâtre d'interrogations troué de secrètes blessures existentielles, une réflexion fébrile et anxieuse sur la cohabitation de tout un chacun avec ses morts, ses mots et ses idéaux. La pièce rôde ainsi sur des territoires ambigus fréquentés par des cinéastes aussi divers que ceux de la Nouvelle Vague, Arthur Penn (*Bonnie and Clyde*), Oliver Stone (*Tueurs-Nés*), Fassbinder ou Lars Von Trier (*Les Idiots*). D'une ambition rare dans le théâtre du réel à vocation documentaire, *La Décennie rouge* pénètre un univers kaléidoscopique et parcellaire. Il figure le doute permanent qui contamine ses amorces de fiction ; il réfléchit les distorsions perceptives des personnages auquel répond un récit éclaté à l'architecture mouvante. Sa direction d'acteurs est un modèle d'équilibre entre la raideur distanciée, quasi abstraite de certains textes et la vibration émotionnelle.

Bertrand Tappole

Gauchebo, n° 18, 4 mai 2007

LA DÉCENNIE ROUGE

Scène 17

Berlin. 9 août 1970, Keithstrasse. Appartement de Hans Jürgen Bäcker. Des matelas à même le plancher, des livres, un électrophone, des disques de rock... Baader entre dans l'appartement et tire les rideaux.

ULRIKE MEINHOF. – Il faut dévoiler la nature fasciste du gouvernement de Bonn, de l'État Léviathan. Les premières actions de guérilla entraîneront une riposte de l'État qui dévoilera ainsi sa nature fasciste aux yeux du monde entier, mais aussi aux yeux du peuple allemand. Le prolétariat allemand est acheté par les capitalistes à coups de hauts salaires et d'avantages sociaux. Il est donc inutile de songer à l'organiser, à l'émouvoir : les véritables masses populaires, les peuples révolutionnaires du monde sont ailleurs, dans le tiers Monde, ce qui justifie la primauté du militaire sur le politique. L'adversaire principale est l'occupant américain, et accessoirement l'occupé, le collaborateur...

ANDREAS BAADER. – Pour faire la révolution, il faut être dur, inflexible, impitoyable. Il faut s'armer. Il faut oser risquer sa vie.

HORST MALHER. – La révolution a besoin d'argent. Il faut se procurer de l'argent pour se procurer des armes. Il faut prendre le fric là où il se trouve. Et il se trouve dans les banques. Il faut donc attaquer des banques. Le capitalisme va financer son renversement. J'ai acheté des montres suisses que vous devrez tous porter. La précision est essentielle pour la synchronisation de notre opération d'appropriation populaire du fric capitaliste

ANDREAS BAADER. – Les camarades Grusdat et Ruhland ont trafiqué les bagnoles volées. Des Mercedes et des BMW.

HORST MALHER. – L'idée : quatre groupes attaquent quatre banques à la même heure.

ANDREAS BAADER. – Mahler, Grusdat, Ruhland, Irène Goergens et moi on braque la Berliner Bank dans la Rheinstrasse...

RADIO. – « Aujourd'hui, 29 septembre, cinq membres de la bande Baader-Meinhof, quatre hommes et une femme, ont fait irruption dans la succursale de la Berliner Bank de la Rheinstrasse, l'un d'eux a crié : « C'est un hold-up ! Les mains en l'air ; et il ne vous sera fait aucun mal. Après tout, ce n'est pas votre argent. » Un des hommes et la femme sautent derrière le guichet et ramassent l'argent pendant que les autres menacent les employés et les clients avec leurs armes. Puis les cinq malfrats s'enfuient avec l'argent volé non sans que l'un d'eux lance aux malheureux otages : « N'appellez pas tout de suite la police, ou on devra lancer une bombe. » Il allume alors une bombe fumigène et la lance dans la salle. Toute l'affaire n'aura duré que trois minutes. Butin de l'opération : 55 152 Deutsch Mark emportés par les voyous marxistes. À peu près à la même heure ont lieu deux autres audacieux hold-up. Les bandits là encore s'enfuient à bord de Mercedes et de BMW, les Baader Meinhof Wagen.

*La Décennie rouge, scène 17,
Christian Bourgois Éditeur, Paris, 2007, p.61-64*

AGIT-PROP ONIRIQUE

[...] Avec ses lumières – l'imagination au pouvoir – et ses zones d'ombre – les ravages du terrorisme en Italie et en Allemagne –, Michel Deutsch a composé à travers *Mensch oder Schwein - La Décennie rouge*, un remarquable et inquiétant spectacle documentaire autour de la bande à Baader. Vidéos d'aujourd'hui mais images et sons d'archives, habillage des comédiens à vue (et à la hâte) mais exacte chronologie inscrite sur le rideau de scène, commentaires historiques en voix off mais constants clins d'œil romanesques et cinématographiques : tout est bon au cofondateur du « théâtre du quotidien » pour mettre en scène de manière bricolée mais épique, brechtienne et shakespearienne, la tragique saga de la Fraction Armée rouge. Queue de comète de la révolte étudiante de Mai 68 et des manifestations de 1967 contre la guerre du Viêtnam, officiellement apparue le 22 mai 1970 et achevée le 18 octobre 1977 par suicide collectif de ses leaders, cette sinistre épopée inscrit dans le sang la révolte de jeunes intellectuels allemands tout ensemble contre l'impérialisme américain et la « tyrannie de la consommation » des sociétés capitalistes. Quarante-sept victimes paieront de leur vie la lutte armée du groupe Baader-Meinhof, bien décidé à remplacer le prolétariat allemand embourgeoisé dans la lutte révolutionnaire, bien décidé aussi à laver la honte des pères nazis et à extirper de la généalogie allemande les germes de toutes les violences, sans cesse renaissantes. Michel Deutsch conduit en pédagogue inspiré l'odyssée de ces méchants rejets de Hölderlin et de Kleist.

Nulle fascination morbide dans ce spectacle qui réveille opportunément nos mémoires, ré-ouvre les placards maudits de l'histoire à l'heure d'un terrorisme mondialisé. Et ce théâtre-là n'est pas qu'intelligemment citoyen : la jeune troupe du Théâtre national jongle habilement avec réalisme et jeu forain, poésie et exactitude politique. S'ils évoquent à merveille Andreas Baader et Gudrun Ensslin, les comédiens rappellent en effet aussi les légendaires Bonnie and Clyde. Et avec rien, deux trois accessoires, deux trois costumes. L'agit-prop avec eux devient onirique. Mai 68 a heureusement suscité des énergies plus créatives.

Fabienne Pascaud

Télérama, n° 2994, 2 juin 2007

LA DÉCENNIE ROUGE

Scène 44

Hänsel und Gretel

Prison de Stammheim, 7^e étage. Parloir. Gudrun Ensslin et Andréas Baader.

ANDREAS BAADER. – Si cette connasse de Meinhof continue à dire et à écrire n'importe quoi on la coupe de l'info service.

GUDRUN ENSSLIN. – Le sentimentalisme petit-bourgeois de sœur Thérèse met en danger notre front de résistance face aux porcs qui incarnent l'État Léviathan.

ANDREAS BAADER. – Tu deviens aussi conne quelle avec ton baratin théorique !...

GUDRUN ENSSLIN. – Ulrike a ouvert la porte aux flics. Elle est un couteau dans le dos de la RAF. Elle n'a toujours rien appris.

ANDREAS BAADER. – Tu veux que je te dise ? Vous êtes folles toutes deux... C'est vous qui allez finir par nous détruire, ce à quoi ni les flics ni la justice ne sont pas parvenus !... Ulrike ne pourra jamais apprendre à fermer sa gueule, alors qu'elle aille au diable !... Qu'elle ait raison ou qu'elle ait tort, elle nous a trahis. Quoi qu'elle dise à présent, elle peut nous perdre.

GUDRUN ENSSLIN (*Elle ouvre un livre*). – Je lis dans *La Décision* de

Bertolt Brecht : « Sur notre front il est écrit / Que nous sommes contre l'exploitation. Sur notre mandat d'arrêt il est écrit : ces hommes/ ont des opprimés !/ – Qui vient en aide aux désespérés / est la lie de la terre./ Nous sommes la lie de la terre. »

ANDREAS BAADER (*Il prend le livre, des mains d'Ensslin*). – Et voici ce que répondent les trois agitateurs au chœur de contrôle à propos du jeune camarade et ceci vaut pour Ulrike : « Nous décidons : / Elle doit disparaître, et complètement. Car nous ne pouvons plus ni l'emmener ni la laisser. / Aussi devons-nous la fusiller et la jeter dans la fosse à chaux car/ La chaux brûlera jusqu'à son souvenir... Il est horrible de tuer. / Pourtant nous tuons non seulement les autres mais aussi les nôtres, quand il le faut. / Car seule la violence peut changer / Ce monde meurtrier... »
(*Après un silence* :) Bonnie ?

GUDRUN ENSSLIN. – Oui ?

ANDREAS BAADER. – Je t'aime !

GUDRUN ENSSLIN. – Moi aussi je t'aime, Clyde. Jusqu'à la mort.

ANDREAS BAADER. – Jusqu'à la mort, Bonnie. Jusque dans la mort.

La Décennie rouge, scène 44,
Christian Bourgois Éditeur, 2007, p. 112-114

THÉÂTRE, MYTHE ET POLITIQUE

La Terrasse : *Quel regard portez-vous, aujourd'hui, sur les « années de plomb » allemandes ?*

Michel Deutsch : Même s'il est irresponsable, je considère toujours le geste du groupe Baader-Meinhof comme un geste intéressant. Il s'agit d'une posture extrêmement radicale qui réunit toute une génération de jeunes gens nés pendant la seconde guerre mondiale, ou immédiatement après, des jeunes gens qui, en plus de vouloir renverser par les armes l'état capitaliste, demandent des comptes à leurs pères par rapport à leur participation au régime nazi. Ce mouvement apparaît aujourd'hui d'autant plus mythique que notre manque d'horizon de pensée le place à l'endroit d'un acte de révolte extraordinaire. Évidemment, le problème est que cette révolte a entraîné de nombreuses morts.

Pourquoi avez-vous souhaité réinvestir ces événements au théâtre ?

M.D. : À travers mon théâtre, j'essaie de savoir d'où je viens, de comprendre mon histoire et donc de me comprendre moi-même, de me situer en tant que citoyen par rapport au monde. C'est l'une des principales raisons qui me poussent à m'inspirer de périodes ou d'événements historiques, comme cela a été le cas avec *Thermidor*, *Skinner*, *Histoires de France*. Car je ne peux que constater que les grands médias passent leur temps à nous empêcher d'avoir un passé, ou bien à nous inventer un passé totalement « disneylandisé ». Faire du théâtre, c'est prendre ma responsabilité de citoyen en portant un regard sur l'histoire.

Selon vous, le théâtre est donc l'un des derniers refuges contre cette dérive médiatique ?

M.D. : Oui. Je pense que le théâtre peut nous aider à parvenir à une conscience claire de ce qui se passe et ce qui s'est passé. Les origines de l'art dramatique sont d'ailleurs précisément liées à cette fonction-là. Le théâtre athénien était avant tout un théâtre de la cité démocratique. Pour moi, aujourd'hui encore, faire du théâtre, c'est prendre ma responsabilité de citoyen en portant un regard sur l'histoire. Bien sûr, sans pour cela chercher à expliquer quoi que ce soit de façon didactique. Le rôle du théâtre, c'est de se placer du côté du mythe, c'est de créer l'endroit au sein duquel la politique se sépare du mythe pour parvenir à le déconstruire. Et ceci n'est possible qu'à travers une forme de poétique.

À partir de quelle approche scénique avez-vous conçu votre mise en scène ?

M.D. : Mes origines théâtrales sont brechto-müllériennes. C'est-à-dire qu'il y a Brecht qui apporte la raison sur la scène et Müller qui part de cette raison brechtienne pour la saborder. J'ai envie d'assumer cette contradiction-là. Ce qui veut dire que les interprètes de *Mensch oder Schwein – La Décennie rouge* sont une bande de jeunes gens, qui ont l'âge des protagonistes, à qui j'ai demandé de s'emparer du texte. Je crois qu'une fois sur scène, la théorie s'arrête. C'est alors le plateau qui l'emporte, les comédiens et le théâtre qu'ils font naître.

propos recueillis par **Manuel Piolat Soleymat**
La Terrasse, n° 148, mai 2007

LA RUINE ET LES MOTS

Qu'il y ait simulacre, imitation et fable, et que plusieurs prennent plaisir, non seulement à jouer, mais à regarder et à s'étonner : le théâtre se définit par là tout entier. Il convient de le redire : le théâtre, c'est la passion des hommes et la délibération des citoyens assemblés dans le tourment de la représentation. Le théâtre pourtant repose d'abord sur l'à priori d'une sensibilité intacte. Il désigne aussi ce qui se montre, et qui ne vient pas forcément à nous. Il indique quelque chose, et ce quelque chose serait comme le « pathos » de la manifestation.

*

Assurément la scène du théâtre ne sera jamais entièrement rationnelle. Le théâtre exige d'emblée que nous admettions le simulacre, même s'il peut ensuite, se référant à la tradition rationaliste – scientifique –, nous inviter à douter de la représentation et des représentations du monde telles qu'il les donne à entendre et à voir. Mais il n'ira jamais jusqu'au bout de cette entreprise, et il s'agira toujours de l'occurrence d'un deuxième temps.

Bertolt Brecht est celui qui aura poussé le paradoxe de la raison au théâtre le plus loin, au risque de nier son art. Le « brechtisme » en tant que théorie du théâtre est d'ailleurs accusé principalement de rompre le charme. Avoir goûté à l'arbre de la connaissance aurait ainsi fait perdre à l'art de Brecht son innocence. Nous sommes en plein dilemme kleistien. Sa stratégie de *désen-*

chantement de la scène, du rapport scène-salle, le soupçon qu'il a fait porter sur le lien personnage-acteur a effectivement conduit Brecht à la limite de ce que l'œuvre d'art est en mesure de supporter sans se nier en tant que telle. En prenant le risque de soumettre le théâtre à l'idée avec le *Lehrstück*, en le transformant pour ainsi dire en simple opérateur politique, Brecht s'est exposé à confondre théâtre et agora, et en retour (à son corps défendant) à esthétiser la politique. La forme de rassemblement, hors du théâtre avec des comédiens amateurs – la tentative anti-aristotélicienne de fonder le rassemblement sur la division (alors que le plaisir selon Aristote doit être provoqué par la pitié qui appelle l'association) en vue d'un nouveau type d'association – a en réalité amené Brecht à interroger radicalement le *monument* théâtre et sa fonction civique, et à reformuler la question de sa nécessité. Il a ce faisant posé le problème du texte d'une autre manière et contribué (comme Artaud !) à donner un *site* à la littérature – à *re-situer* celle-ci dans la voix et dans un espace qui excède celui du livre.

Il y a donc un moment Brecht qui est celui de l'interrogation auto-réflexive du théâtre. Une tentative de refonte du mode de représentation du théâtre sous la pression de la politique, des totalitarismes, des guerres et des avant-gardes artistiques. Cette tentative toutefois a échoué pratiquement. Brecht a cru en effet pouvoir concilier dans l'œuvre d'art savoir et vérité. Il a toujours voulu enseigner au spectateur le savoir de sa place, lui faire savoir ce qu'il était en train de voir et d'écouter. Si bien qu'il a méconnu

que le « penser sur scène est plutôt tributaire du modèle archaïque du pari ou du jugement de Dieu » (Peter Sloterdijk). D'autre part, en mettant le travailleur sur le théâtre, Brecht a mis le lien émotionnel à l'épreuve du travail et la contemplation désintéressée des formes à l'école de la fabrication des objets. On pourrait imaginer d'ailleurs que toute l'entreprise de Brecht n'ait été qu'un effort pour trouver une alternative au théâtre du souvenir tel que le concevait Tchekhov. L'humour a heureusement gardé Brecht et son théâtre critique épico-dialectique des pièges dans lesquels devaient tomber la plupart de ses ratiocineurs de disciples qui n'ont jamais compris qu'eux aussi allaient masqués !

L'Histoire a besoin d'être mise en scène – elle n'est peut-être même qu'une mise en scène du passé – reste à savoir comment elle doit résonner, et de quoi elle doit être la résonance. Le théâtre rend manifeste, dans le quiproquo et le malentendu, cet instant où l'Histoire fait retour pour s'inscrire dans le lien émotionnel.

Au demeurant le théâtre nous invite toujours à être autre – à être autre que nous sommes, à être quelqu'un d'autre. En nous racontant la fable des rôles, il nous engage à mettre en doute l'ordre des places. Aller masqué, cependant, appartient depuis nos temps modernes davantage à la vie qu'au théâtre. L'art de la mise en scène, à sa naissance, a été, pour une part au moins, la conséquence de cela. Il s'est donc attaché à dévoiler et à montrer que le bon rôle pour être juste a besoin de l'exacte place sur la scène.

*

Beckett et Heiner Müller, chacun à sa manière, nous ont fait admettre que le théâtre vit de ce qui le conduit à sa mort. Beckett, par le bavardage, la dérélition, le silence, marque la fin de l'éloquence et d'un certain mode de narration (de narration historique, aussi bien !) au théâtre. En développant une sorte de micrologie du récit, en s'inquiétant d'abord du minimum de ce qui peut encore se dire, Beckett a déstabilisé tout le vacarme du « vouloir dire » sur la scène.

« Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible – d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté. » « Le Beau est toujours bizarre. » Baudelaire énonçait ainsi une partie du programme de l'art moderne. Fragmentation, inachèvement, « pli critique », duplicité et ironie, radicalité, Heiner Müller satisfait incontestablement aux principales thèses du Modernisme depuis Baudelaire. Mais travaillant avec le temps de retard propre au « réalisme » des pays de l'Est, il a en quelque sorte renvoyé quelques points du programme à l'expéditeur après les avoir soumis à l'épreuve du mensonge et de la peur. Ce qui dans les pays libéraux allait pour ainsi dire de soi est réapparu au retour singulièrement durci. Heiner Müller a révélé – au sens du négatif révélé ! — le travail de l'art comme travail de l'usurpation sans repentir, coupé de tout regret et de toute mélancolie (ce qui est d'un anti-baudelairien achevé !). « Ronger les cadavres jusqu'à l'os » – ce pourrait très bien être pour Heiner Müller le mot d'ordre

de son travail d'écrivain : cadavre de la langue tuée par le mensonge ou dégradée par la raison instrumentale, cadavre de l'Histoire, cadavre du communisme...

*

Reste des questions... Comment représenter les gens sans histoires, à la limite, hors de l'Histoire ? Est-il possible d'opposer une dramaturgie de l'aléatoire, de la dispersion, du divers, de la fragilité et du silence, capable « de tirer l'éternel du transitoire » (Baudelaire), à une dramaturgie du personnage, de la fable, de l'Histoire monumentale – fût-elle ruinée ? Ne faudrait-il pas concevoir un théâtre de la mémoire et du débat qui se mettrait à l'école des élisabéthains réfutant aussi bien le théâtre de l'expérimentation et de l'immédiateté amnésique que celui, hégémonique, du néo-boulevard ?

... S'enquérir du théâtre de l'avenir, courir inlassablement après la bonne définition du théâtre, consiste au bout du compte à dramatiser notre rapport au théâtre. Ce qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler la dramatisation qui s'est emparée de la philosophie depuis Nietzsche. Et de fait, depuis que le théâtre est devenu mise en scène, non plus du monde (de ses passions, de ses savoirs, de ses représentations), mais du « poème », il s'est condamné à ne plus représenter autre chose que le drame du théâtre en s'interdisant tout simplement de jouer le drame au théâtre. Autant dire qu'il a passé le sens à la rubrique perte sans profit. Diagnostiquer systématiquement une fin et être constam-

ment tenté de saborder l'entreprise comme le veut un certain modernisme, c'est oublier que le moment de danger continuellement reconduit n'est plus que sa propre caricature. Autre chose est de produire un déplacement du sens – de prendre la mesure des nouvelles possibilités ouvertes par l'apparition d'une nouvelle réalité, d'un nouveau monde « sans monde ». Mais, en définitive, si l'époque fait comme si rien ne trouvait d'exemple dans le passé, sera-t-il encore possible à l'avenir d'imaginer du théâtre ? Un théâtre dont la marchandise et sa logique ne seraient pas l'ultime destin.

Michel Deutsch

Inventaire après liquidation,
L'Arche Éditeur, Paris, 1990, p. 10-14

IV. NOUS VIVONS À L'HEURE DU TERRORISME MAIS NOUS IGNORONS SON HISTOIRE

« *Mensch oder Schwein ?*

Ou bien on est un porc ou bien on est un être humain.

Ou bien survivre à tout prix ou bien se battre jusqu'à la mort.

Ou bien problème ou bien solution.

Entre les deux, il n'y a rien. »

La Décennie rouge, extrait de la scène 46 (Gudrun Ensslin),
Christian Bourgois Éditeur, p. 119

La RAF, de Fassbinder aux T-shirts Prada-Meinhof

Il y a des terrorismes. Il y a eu en Allemagne le terrorisme de la *Rote Armee Fraktion* ou « bande à Baader ». Or le risque de tous les mouvements d'opposition dont l'histoire est écrite par les vainqueurs est là : l'Histoire réduite à un abrégé judiciaire, à un roman policier alors qu'elle peut être histoire sociale, histoire des mentalités, histoire des idées, histoire économique. Au risque de n'étonner personne, la RAF n'est pas un groupuscule extra-terrestre venu semer la terreur sur terre. Elle fait partie d'un mouvement de révolte très large qui secoue le monde durant les décennies 60 et 70, au Japon comme aux États-Unis, en Europe comme en Amérique du Sud, en passant par Prague, Belgrade, Cuba et le Proche-Orient. En Allemagne, ce mouvement, très hétérogène, politique, culturel est bien sûr déterminé par le conflit générationnel autour du maintien des élites nazies après-guerre face à la vitalité de la jeunesse du baby-boom, mais il est plus que ça. Il est, entre autres, le produit de l'anti-communisme forcené de la RFA, le produit d'Auschwitz comme clé de la culpabilité des élites, le produit du Vietnam comme clé de culpabilité du pouvoir triomphant américain... [...]

Pour les médias, les terroristes semblaient constituer une menace moins en raison de leurs actes de violence que parce qu'ils inspiraient, en dehors d'une répulsion très répandue, une certaine tristesse, voire une dose de sympathie. Ils firent apparaître le terrorisme comme contagieux, transmissible tel un virus

par le contact verbal direct, exigeant des efforts discursifs destinés à « l'isoler » [...]. Presque tous les épisodes de *L'Allemagne en Automne* (film réunissant les meilleurs talents de l'époque qui réagissent au point culminant de l'affrontement RAF/RFA à l'automne 1977) évoquent un climat de paranoïa : n'importe qui pouvait être un terroriste ou pis, n'importe qui pouvait être pris pour un terroriste. [...]

Il est clair aujourd'hui que la popularité de la RAF à l'époque était précisément due à toutes les formes de procréation que son émergence sur la scène publique allait offrir aux jeunes de sa génération [...]. Encore davantage qu'aux clichés romantico-hollywoodiens de la bande de hors-la-loi en cavale, Baader, Meinhof, Ensslin et Raspe appartiennent à la culture du happening, des graffitis et des événements Fluxus, du théâtre de rue et du Living Theater : leur énergie est dirigée au-dehors et ressemble à des dérives situationnistes carabinées pour une furieuse extension de la lutte. [...]

Même pour quelques-uns de leurs sympathisants de 1977, lire ou écouter les communications de première main de la RAF devait être embarrassant : arrogantes, jargonantes, narcissiques, leurs déclarations n'avaient ni le caractère ludique ni aucun des autres traits associés au farceur politique. Dénué d'ironie, le nom donné au placard capitonné de mousse où Schleyer est resté enfermé – « prison du peuple » – apparaissait d'une Rosa Luxemburg : solennité agaçante, tandis que les mots proprement effarants choisis

pour annoncer son assassinat furent à juste titre jugés révélateurs d'un mépris non seulement de la vie de cet homme-là mais de la vie humaine en général. Mais lorsqu'on coupe le son, pour ainsi dire, les images d'actualité des manifestations de masse, les visages biffés d'une croix à la une des journaux, les photos granulées de voitures carbonisées dans des rues tranquilles et verdoyantes, parlent un autre langage. Il devient évident que les lieux préférés de la RAF pour agir – une rue, un bâtiment public, un grand magasin, un passage souterrain quelconque – désignent une topographie de signes visuels aujourd'hui omniprésents : la ville, en somme, le théâtre urbain en marche. [...]

Thomas Elsaesser

Extrait de *Terrorisme, mythes et représentations – la RAF, de Fassbinder aux T-shirts Prada-Meinhof*,
texte français Noël Burch, Éditions Tausend Augen,
coll. « IdéoSurveillance », 2005

QUELQUES REMARQUES SUR LE TERRORISME

dans les marges de *La Décennie rouge*, par Michel Deutsch

Aujourd'hui, alors que terrorisme se conjugue avec fondamentalisme islamiste, se souvient-on seulement de l'aventure sanglante d'un groupe de jeunes gens – la « bande à Baader » – qui, dans les années soixante-dix, s'attaquèrent à l'État de l'Allemagne fédérale au nom de la révolution mondiale, sur des rythmes de rock'n'roll ? À l'époque, un journaliste de la BBC n'avait pas hésité à écrire que la bande à Baader était la réponse allemande aux Rolling Stones. « Raf goes to pop ! » Et, en effet, la RAF (Rote Arme Fraktion), comme l'a bien relevé Thomas Elsaesser, a toujours « travaillé attentivement son style et son mode d'apparition, donnant une impulsion non négligeable au développement de la culture pop en Allemagne ¹ ».

C'est une commande de France Culture, en 2006, qui m'incita à écrire un texte sur Meinhof, Baader et leurs camarades. À l'occasion de la libération de terroristes de la RAF encore en prison.

Dans l'Allemagne réunifiée, la confrontation avec l'histoire récente était devenue actualité. Trente ans après la vague terroriste de la RAF (1977), l'Allemagne, en effet, semblait rattrapée par ses « années de plomb ». Je voulais mettre en lumière le contexte, l'époque, raconter les origines, les circonstances qui avaient précipité des jeunes gens révoltés, professant un violent

¹. Thomas Elsaesser, *Terrorisme, mythes et représentations*, texte français Noël Burch, Éditions Tausend Augen, coll. « IdéoSurveillance », 2005.

anti-américanisme tout en ayant un comportement et des codes vestimentaires made in usa, dans la dérive terroriste.

En ouverture des journaux télévisés, le terrorisme islamiste avait, au moins depuis le 11 septembre 2001 (9/11), pris la place du terrorisme anarchiste, blanquiste, ou de celui se réclamant du marxisme-léninisme, ou même du terrorisme « nationaliste » de l'IRA ou de l'ETA. Il fallait expliquer les différences, éviter les confusions. Entre une terreur exercée au nom de la religion et de la haine de l'Occident, et une terreur pratiquée au nom de l'émancipation des exploités et des opprimés du monde, les objectifs en effet ne sont pas vraiment semblables. Si la violence, la terreur exercée sur des populations civiles ou sur des victimes ciblées est identique, les objectifs ne sont pas, je le répète, les mêmes, ni les moyens – par exemple, dans le cas du terrorisme djihadiste, le recours aux attentats suicides, la circulation de l'information via Internet... Du strict point de vue technique d'ailleurs, dans les années soixante-dix, les années où la RAF et les Brigades rouges (Brigate rosse) étaient passées à la lutte armée, le téléphone portable, Internet, etc., n'existaient pas encore, et les « combattants » palestiniens de l'OLP ou du FPLP s'étaient fait une spécialité du détournement d'avion...

Les deux mouvements toutefois partagent une même haine d'Israël. Au demeurant ils sont également mus par une vision religieuse du monde : la RAF par une idéologie marxiste-léniniste dans sa version totalitaire, alors même qu'elle prétend combattre le totalitarisme des régimes du « socialisme réellement existant », les islamistes par une lecture intégriste et régressive du Coran.

Ils ont également en commun de se revendiquer comme héritiers, comme seuls héritiers légitimes : les terroristes de la bande à Baader se voulant les héritiers du mouvement ouvrier allemand, de la révolution universelle et des idéaux des Droits de l'homme tels qu'ils ont été proclamés par la Révolution française. Leur combat toutefois n'exclut pas l'idée d'une commune humanité avec leurs ennemis. Les terroristes se réclamant du djihad se veulent les héritiers de la parole du Prophète et ont comme objectif le rétablissement d'un califat islamique qui gouvernera l'Oumma, l'ensemble de la communauté musulmane (*Khalifat, Khilakah* – califat et création), qui exclut, éradique toute parole, tout mode de vie ne se conformant pas à la *charia*. Pour les islamistes, la question d'une commune humanité est dénuée de sens.

En 1977, j'ai adapté *La Décennie rouge* pour le théâtre. Mais l'opération s'avéra très vite problématique. Baader, Meinhof et leurs camarades en effet, n'étaient pas des personnages de théâtre. Non seulement ils trouvaient les modèles de leurs comportements dans les films, mais ils étaient, pour ainsi dire, en attente d'être filmés. Ceci est d'autant plus paradoxal qu'on possède très peu d'images des protagonistes de la tragédie, à l'exception des fameux avis de recherche qui étaient affichés dans tous les bâtiments publics de la RFA. Parmi les multiples causes à l'origine du mouvement de sympathie dont bénéficiait le groupe, il faut compter le fait que ses « revendications » politiques étaient formulées dans un style désinvolte et « branché », celui d'un marxisme-léninisme revu par la « contre-culture » pop, qui incitait

les jeunes à adopter un mode de vie anticonformiste, ou plutôt qui traduisait un mode de vie qu'on voyait et qu'on ne croyait possible qu'au cinéma : les filles, les voitures rapides, les armes. Comme dans *Pierrot le fou* ou *Viva Maria*. De la volonté, de l'audace et encore de l'audace ! Les terroristes de la RAF étaient des « révolutionnaires pressés ». « Tout, tout de suite ! » avait été un des slogans du Mai 68 français. La stratégie du spectacle mis en œuvre par la RAF était certes moins spontanéiste, moins idéaliste, mais montrait que l'action pouvait être payante. Pas forcément dans le sens de la transformation politique, mais dans celui de la satisfaction de l'ego. En tout cas la politique reprit ses marques à partir de la volonté et de la décision.

Ce qu'on a appelé la crise de 1968, en réalité, a commencé en Allemagne dès 1967 et a atteint son paroxysme avec la mort de l'étudiant Benno Ohnesorg (2 juin 1967), abattu d'une balle dans la nuque par un policier lors d'une manifestation de protestation contre la venue du Shah d'Iran à Berlin. Le policier est acquitté. L'écrivain Günter Grass écrit alors que la mort de Benno Ohnesorg est « le premier meurtre politique en RFA », quant au leader des étudiants, Rudi Dutschke, il déclare que « si l'État de la République fédérale n'est pas encore fasciste, il tend au fascisme ». Des manifestations, à la limite de l'émeute, embrasent toutes les grandes villes d'Allemagne. Parmi les causes qui sont à l'origine de la révolte des étudiants allemands, on trouve : la crise de croissance de l'Université et le refus de la réforme universitaire que veut imposer le gouvernement de la « Grande Coalition » (CDU/CSU, SPD), la lutte contre la guerre que les Américains

mènent au Vietnam, une crise – qui est mondiale – de la jeunesse, mais surtout, après les procès des tortionnaires d'Auschwitz qui s'étaient tenus à Francfort en 1963 et en 1965, l'écœurement de toute une génération – celle qui est née pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre – face au silence des pères – de pères trop désireux de refouler les horreurs du nazisme, en s'oubliant dans la « reconstruction » (*Wiederaufbau*) et le « miracle économique » (*Wirtschaftswunder*). Nombreux furent les anciens nazis qui, dans la haute administration de l'État, dans les professions libérales ou aux postes de responsabilités dans la grande industrie et les finances, participèrent au *Wirtschaftswunder*. Le groupe de presse Springer, avec des titres comme *Bild*, qui tirait à quatre millions d'exemplaires et qui était lu par quelque dix millions de personnes, s'employait à dresser la « majorité silencieuse » contre les étudiants qui étaient accusés de préparer le « grand soir » et d'être manipulés par Moscou et la RDA. En avril 1968, Rudi Dutschke fut l'objet d'un attentat qui faillit lui coûter la vie. Les groupes qui prônèrent la lutte armée, le terrorisme, au nom de la révolution, comme la Bewegung 2-Juni ou la RAF, naquirent lors du reflux du mouvement étudiant et de la dissolution de l'opposition extraparlamentaire (APO). Que l'on considère le terrorisme comme mode de lutte ou comme aberration politique, en tout cas, il importe de définir son concept.

Le terrorisme est un ensemble d'actes de violence. Il est à la fois instrument et technique, mis en œuvre par une organisation, pour créer un climat d'insécurité, pour exercer un chantage, pour faire pression sur un gouvernement. Dans cette stratégie, la pression

psychologique joue un rôle essentiel... Les spécialistes² définissent désormais le terrorisme selon trois registres : révolutionnaire, identitaire et de manipulation. Prenons le terrorisme révolutionnaire, celui, précisément, du groupe qu'on a appelé la « bande Baader-Meinhof », qui a sévi en RFA de 1968 à 1992, et le terrorisme pratiqué par les Brigades rouges en Italie de 1971 à 1980. Dans le cas de la RAF, il s'agit d'un phénomène spécifiquement allemand qui naît au lendemain du reflux de la révolte des étudiants en automne 1968, et qui, malgré son idéologie anti-impérialiste et son soutien, allant jusqu'à l'assistance logistique dans certains cas au terrorisme palestinien d'obédience marxiste-léniniste, n'a rien à voir avec le terrorisme islamiste, qu'il s'agisse du Hamas ou d'Al Qaida. Le terrorisme européen d'extrême gauche, celui de la RAF ou celui des Brigades rouges, pour ne citer que ces deux groupes, a disparu avec l'effondrement du bloc soviétique.

Il existe un terrorisme d'État. Les démocraties occidentales ne légitiment la violence qu'à la condition que celle-ci soit exercée par l'État et selon les règles du droit. La terreur toutefois peut être légitimée par les États démocratiques, dans les cas extrêmes en temps de guerre : ainsi, lors de la Deuxième Guerre mondiale, les bombardements anglo-américains de Dresde, de Berlin, etc. – le *Bombenkrieg* –, en réponse aux bombardements allemands de Coventry et Londres, ou encore les bombes atomiques américaines larguées en août 1945 sur Hiroshima et sur Nagasaki.

². Je me réfère à l'excellent livre publié sous la direction de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Histoire du terrorisme*, Éditions Bayard, Paris, 2006.

Ces bombardements étaient destinés à terroriser les populations civiles, il ne s'agissait pas, comme nous dirions aujourd'hui, de « dommages collatéraux ».

Mais le terrorisme dont il est question ici est d'une autre nature. Il n'est pas pratiqué par un État – même si certains États ont soutenu le terrorisme (terrorisme de manipulation), ou si on a tenté de définir certains États comme terroristes (« États voyous »), ou s'il existe un terrorisme d'État (la terreur pratiquée par les régimes totalitaires contre leurs propres populations, notamment). Je veux parler du terrorisme de groupes plus ou moins restreints qui cherchent à exercer une pression sur un État avec pour objectif d'obtenir des gages, des concessions de la part de celui-ci (par exemple la libération de membres du groupe qui sont emprisonnés). Ce qui fut le cas de la deuxième génération de la RAF dont le seul objectif politique était de contraindre l'État à libérer les dirigeants « historiques » de la RAF incarcérés, notamment à la prison de Stammheim.

Une action violente est comprise comme terroriste, du point de vue des régimes démocratiques et de leurs populations, lorsqu'elle est jugée illégitime. Du point de vue moral pour une démocratie, en effet, la fin ne saurait justifier les moyens, or pour les groupes terroristes il s'agit de modifier, par n'importe quels moyens, la politique d'un gouvernement, le comportement d'un État. Autrement dit : la fin justifie les moyens. Selon les normes morales en vigueur dans les sociétés démocratiques, le terrorisme est considéré comme une forme immorale de guerre, particulièrement depuis le 11 septembre 2001.

Les terroristes ne sont pas des guérilleros d'un quelconque front de libération nationale. Des « partisans telluriques », selon la définition de Carl Schmitt, qui luttent pour chasser l'envahisseur, le colonisateur de leur terre, de leur pays. Les terroristes, par conséquent, n'ont pas, comme les combattants d'une guérilla, de territoires, de zones à défendre – territoires et zones qui sont autant d'étapes dans la conquête d'une région, d'un pays. Ils n'ont pas, comme les partisans, à exercer un contrôle physique sur une « zone libérée ».

Dans une société urbaine prospère comme la République fédérale d'Allemagne, le champ de bataille est dans les villes. Il est impératif pour les terroristes d'être comme des « poissons dans l'eau » au sein de la population dont rien *a priori* – dans le comportement, l'habillement, etc. – ne doit les distinguer. Ainsi le jean et les cheveux longs étaient abandonnés par les *outlaw* de la RAF au profit du costume et du tailleur bon marché dont se vêtaient alors les employés de banque ou les petits fonctionnaires. Il convient de relever que la RAF était une « armée d'amazones ». Une des originalités de la RAF, en effet, était que beaucoup de ses membres étaient des femmes, on peut dire que dans la première génération de l'organisation les têtes pensantes étaient des femmes. Tout en se réclamant du marxisme-léninisme et du maoïsme, la pratique de la Fraction armée rouge cependant ne manquait pas de ressembler à celle des anarchistes de la bande à Bonnot. Braquage de banques, fuite dans de puissantes cylindres, comme dans *Scarface* ou *Bonnie and Clyde*, faisaient partie d'une stratégie de guérilla urbaine. Les membres de la RAF se

pensent d'abord en ennemis de l'ordre social existant. Selon la RAF, le prolétariat allemand étant acheté par la bourgeoisie à coups de hauts salaires et d'avantages sociaux, il ne faut plus compter sur lui pour faire la révolution. Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof et leurs camarades entendent d'abord lutter contre l'impérialisme américain (la RAF a notamment attaqué des bases militaires US) et leur soutien va à la cause palestinienne, comme avant-garde des luttes de libération nationale du tiers monde dans les « métropoles impérialistes ». Le « groupe Baader-Meinhof » entendait mener une guérilla urbaine sur le mode des Tupamaros³ et des Black Panthers. La RAF misait sur une stratégie de lutte prolongée dans laquelle l'impact psychologique devait jouer un rôle primordial. Au demeurant le groupe avait très bien compris le rôle essentiel des médias et du spectacle, et était parvenu, malgré la chasse à l'homme et les appels au lynchage lancés par la presse du groupe Springer, à jouer avec le spectacle, à pervertir sinon à détourner la mise en scène orchestrée par les médias, la télévision plus particulièrement. En poussant à son paroxysme le cycle provocation/répression, la RAF prétendait acculer l'État de la République fédérale à « jeter bas le masque d'une démocratie de façade » et le contraindre à révéler sa vraie nature qui est d'être un État fasciste. Selon la RAF, mais la remarque vaut pour les Brigades rouges, l'*état d'exception* (l'*Ausnahmezustand* au sens de Carl Schmitt) est la

³. Les Tupamaros (ou Mouvement de Libération Nationale-Tupamaros, MLN-T), étaient les membres d'un mouvement politique uruguayen d'extrême gauche qui prôna la guérilla urbaine et fut actif durant les années 1960 et 1970.

vérité cachée de la politique. Il faut rendre manifeste, en recourant à la violence révolutionnaire, un mode d'être du politique et de la démocratie libérale qui échappe au droit. Il faut acculer l'État à prendre des mesures contre-terroristes, à décréter et à légitimer « l'état d'exception », impliquant la suspension du droit et des libertés démocratiques. La RAF a ainsi théorisé et pratiqué un radicalisme politique qui devait contraindre l'État à rendre l'état d'exception permanent, et à prouver de la sorte, selon une thèse classique du dogme marxiste-léniniste, que la démocratie libérale n'est qu'une « démocratie formelle ». Il s'agissait en somme de réveiller les masses, de les extirper de leur torpeur idéologique et consumériste en recourant à la violence, à la *propagande par l'action* – un classique du mode d'action des anarchistes –, en choisissant des cibles symboliques : hommes politiques, juges, patrons... La RAF a fait sienne cette prescription du catéchisme révolutionnaire : « Le révolutionnaire ne connaît qu'une seule science, la destruction. Il n'a aucune miséricorde pour l'État. Tous les sentiments qui portent à la tendresse doivent être étouffés. » Objectif : distiller la peur dans le camp de l'ennemi par des actes de transgression radicale de la légalité et, de la sorte, faire prendre conscience au « prolétariat embourgeoisé » de son asservissement idéologique.

Contrairement à la RAF, les Brigades rouges bénéficiaient d'un relatif soutien populaire, notamment chez les jeunes ouvriers déclassés du Mezzogiorno qui travaillaient dans les métropoles du nord de l'Italie. Le groupe, né en 1971, revendique lui aussi la stratégie de guérilla urbaine des Tupamaros. En 1972, les

brigades rouges enlèvent à Milan le dirigeant de Fiat-Siemens ; en 1973, un commando des BR kidnappe un dirigeant d'Alfa Romeo et un chef du personnel de Fiat, un juge en 1974 – premier d'une série d'enlèvements de magistrats. L'éditeur Feltrinelli, auquel on doit la publication du *Docteur Jivago* de Pasternak, proche de l'extrême gauche, ami de Fidel Castro, se tue de manière inexplicquée en posant une bombe au pied d'un pylône électrique dans la banlieue de Milan. En septembre 1974, un des dirigeants historiques des BR, Renato Curcio, est arrêté. Sa compagne, Margherita Cagol, elle-même dirigeante des BR, le fait évader. Quelques mois plus tard, elle est abattue par la police lors d'une tentative d'enlèvement. Renato Curcio est à nouveau arrêté en janvier 1976 à Milan. De 1976 à 1978, les Brigade rosse poursuivent leur campagne de terreur : exécution d'un procureur général à Gênes (juin 1977), enlèvement d'un industriel en 1977, assassinat d'un éditorialiste de *La Stampa* la même année...

À la fin des années soixante, l'Italie, gouvernée depuis la fin de la guerre par la Démocratie chrétienne, est en proie à une « guerre civile à basse intensité ». Entre 1979 et 1985, on compte dans ce pays quelque 428 victimes du terrorisme, de loin le chiffre le plus important en Europe occidentale, sans parler des actes de violence quasi quotidiens – attaques de banques, enlèvements, « jambisations », sabotages dans les usines, attentats à l'explosif contre des bâtiments officiels... Le « mai rampant » de 1969 est marqué par d'innombrables grèves dans tout le nord de la Péninsule, chez Fiat, notamment, et par le sanglant attentat de la piazza Fontana à Milan, qui fait 16 morts et 87 blessés, perpétre

par l'extrême droite et attribué, par une stratégie de désinformation orchestrée par les services secrets, à l'extrême gauche. C'est ce qu'on appelait, du côté des partis de gouvernement, de la Loge P2⁴ et des forces les plus réactionnaires, la « stratégie de la tension ». Le Parti communiste, qui contrôlait, en concurrence avec l'Église catholique, le mouvement ouvrier et trouvait des relais dans l'ensemble des classes populaires, est débordé par les militants les plus radicaux qui, réussissant à nouer une alliance entre les jeunes ouvriers, les marginaux et les étudiants d'extrême gauche, pensent qu'une nouvelle période de la lutte des classes s'est ouverte en Italie. Le *Movimento*, estimant que les classes populaires ont été trahies par le Parti communiste, prétend transformer le rêve révolutionnaire en réalité. Beaucoup de militants radicaux prônent la lutte armée et entrent dans la clandestinité. Les communistes, dont le secrétaire général Enrico Berlinguer, qui entend rompre avec le stalinisme et l'inféodation à Moscou, est promoteur de l'« eurocommunisme », étaient prêts à un « compromis historique » avec la Démocratie chrétienne. L'aile gauche de ce parti, représentée par Aldo Moro, était elle aussi à la recherche d'un accord de gouvernement avec le PCI, accord dont ne voulait à aucun prix les Andreotti et autres Cossiga, autrement dit l'aile droite de la DC et Washington. L'aile gauche de la DC cependant finit par l'emporter et les communistes s'engagèrent à soutenir un gouvernement de réformes.

⁴. *Propaganda Due* (P2) est le nom d'une pseudo-loge maçonnique italienne, interdite suite à sa découverte en 1981. Elle était dirigée par Licio Gelli.

Le 16 mars 1978, Aldo Moro, président du Parti démocrate-chrétien et artisan du compromis historique, est enlevé à Rome par un commando des Brigades rouges et détenu pendant 55 jours dans une « prison du peuple ». Il est soumis à un simulacre de procès à l'issue duquel il est condamné à mort et assassiné. Le 9 mai, son corps est retrouvé dans une Renault 4L garée via Michelangelo, à mi-chemin entre la via delle Botteghe Oscure, où est situé le siège du Parti communiste italien, et la piazza del Gezù, où se trouve le siège de la Démocratie chrétienne. C'est en se rendant au Parlement pour entériner l'alliance programmatique entre les communistes et son parti qu'Aldo Moro a été enlevé et les membres de son escorte assassinés. Dès les premières heures de l'enlèvement, le gouvernement et l'ensemble des partis, la DC et les amis de Moro en tête – à la seule exception du Parti socialiste de Benito Gracci – exigent une libération sans conditions. Moro sait que ce refus de négocier signifie sa condamnation à mort. Plusieurs faits troublants – la présence, non loin du lieu de l'enlèvement, de membres des services secrets et de la mafia calabraise, les incroyables négligences de l'enquête lors de la recherche de la cache où était séquestré Moro, les liens des services secrets italiens avec la CIA – ne permettent pas d'écarter totalement la thèse du complot. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que les Brigate rosse, en assassinant Aldo Moro, l'artisan du rapprochement avec les communistes, en prétendant frapper, comme elles l'ont écrit, le cœur de l'État, ont consciemment ou non empêché le compromis historique. Elles ont accéléré le délitement du *Movimento* et permis l'établissement de lois d'ex-

ception, dont certaines sont encore en vigueur aujourd'hui. Les BR ont objectivement fait le jeu de la droite la plus réactionnaire et des Américains.

1989

Disparition du terrorisme d'extrême gauche en Europe, apparition du terrorisme islamiste

Dans les années quatre-vingt-dix, conséquence entre autres de l'effondrement de l'Union soviétique, on a assisté à l'extinction du terrorisme d'extrême gauche en Europe et à la naissance d'une violence politique inspirée par une lecture fondamentaliste radicale (scripturaliste et atemporelle) du Coran.

Le porte-parole du Hizb ut-Tahrir⁵ a déclaré lors de l'International Khilafah Conference qui s'est tenue à Jakarta le 12 août 2007 : « Le capitalisme est le pire des systèmes, il fait souffrir aussi bien les musulmans que les non-musulmans. Pour négocier avec le capitalisme global, il faut lui opposer un autre système global : le califat islamique. » Le Hizb ut-Tahrir s'oppose aux élections et aux libertés individuelles. « La souveraineté appartient à Allah. »

« ... L'idée de se référer à un État émancipé de tout principe divin et de toute subordination à une norme métaphysique est formellement récusée, comme un produit de facture occidentale dont la validité resterait limitée à l'espace dit chrétien⁶. » Les prédicateurs

⁵. Hizb ut-Tahrir, « Parti de la Libération », dont l'objectif est d'établir un califat islamique. L'organisation a été créée à l'instigation de Cheikh Taquiddin an-Nabhani, cadî de Jérusalem en 1953. Le Hizb ut-Tahrir se présente comme une organisation non violente et condamne le recours aux attentats sauf en Israël.

⁶. *Ibid.*

musulmans condamnent, comme perversions occidentales, les représentations de la femme à travers la sexualité libre et la nudité du corps et sa marchandisation. Leur hostilité aux rapports hommes/femmes tels qu'ils sont vécus, représentés et diffusés à travers le monde par les médias occidentaux est totale. Contrairement à d'autres aires culturelles (le Japon, la Chine, l'Inde...), « le monde musulman est totalement exclu de la production de biens de consommation matériels et culturels que l'Occident répand *world wide* avec l'innocence de celui qui ne peut même pas imaginer qu'on puisse être différent de lui et que l'autre puisse le percevoir avec hostilité ou haine ⁷ ».

À la fois révolutionnaire et identitaire, le terrorisme de la « nébuleuse » d'Al Qaida, qui s'étend par métastase à échelle planétaire, s'attaque à l'Occident impie mais aussi aux régimes arabes corrompus. Un terrorisme d'essence religieuse, généré par un islamisme radical, réunit dans une démarche quasi messianique une nouvelle forme du combat anti-impérialiste (contre les « juifs et les croisés ») avec le fantasme de l'établissement de l'*Oumma* universel et pour certains la restauration du califat.

On peut observer que la montée d'Al Qaida vers l'hostilité absolue envers les juifs et les croisés (principalement les Américains) s'est opérée en trois étapes. Lorsque les Soviétiques durent se replier de l'Afghanistan et que les Américains cessèrent de soutenir les moudjahiddin, il y eut d'abord l'opposition à la présence sacrilège des troupes américaines en Arabie saoudite, à

⁷. Denis Bachelot, « Islam et Occident. "Choc des civilisations" ou "guerre sexuelle" », in *Commentaire*, n° 120, hiver 2007, p. 919-926.

proximité des lieux saints de La Mecque et de Médine. Il y eut ensuite, dans une deuxième phase, la mise en relation avec le problème israélo-palestinien : le djihad n'aura de fin qu'avec la destruction d'Israël ; et enfin la charte du « Front islamique international contre les juifs et les croisés » de février 1998, qui appelle « chaque musulman » à « tuer les Américains et leurs alliés, civils et militaires, en tout pays où cela est possible ». La charte ne fait pas de différence entre civils et militaires, entre hommes, femmes et enfants. Chaque musulman devenant de fait un djihadiste potentiel. La stratégie d'Al Qaida est donc passée d'une hostilité limitée, propre au « partisan tellurique », à un type de guerre déterritorialisée, une guerre « motorisée », sainte et absolue.

À partir de la distinction codifiée par la quatrième convention de Genève de 1949, le refus de distinguer entre combattants et non-combattants, entre guerre contre les forces de l'ennemi et guerre contre les populations civiles, n'est plus admis par l'opinion publique occidentale. Après le 11 septembre, le gouvernement américain refusera aux terroristes le statut de « combattants légaux », prenant ainsi délibérément le risque de restreindre ou même de suspendre certains droits constitutionnels. On pense évidemment à Guantanamo. En tentant de mettre en place des mesures d'exception qui contournent leurs propres lois, les États-Unis ont adopté une stratégie qui s'avère inefficace dans la lutte contre « l'hydre mondiale » du terrorisme. Si, d'autre part, on considère l'aventure irakienne, on est bien obligé de penser que « déclarer la guerre au terrorisme » sur le mode d'une guerre

classique était une erreur, pour autant que les Américains ont agi comme s'ils avaient affaire à un adversaire, un ennemi « classique⁸ » ; comme si une guerre de type asymétrique n'exigeait pas un autre mode d'engagement et une stratégie différente.

Al Qaida est constitué par des groupes qui n'ont aucun intérêt à la négociation tout en cherchant, au moyen d'attentats, à infliger des dommages massifs à la population civile. Les membres d'Al Qaida se transforment en armes en se faisant sauter avec une bombe dans un bus à Tel-Aviv, dans une gare à Madrid ou dans le métro de Londres. On a affaire à un terrorisme religieux à caractère transcendantal. Justifiés et bénis par des imams radicaux, ses membres deviennent des instruments du sacré, des volontaires pour la mort, déclarés martyrs de l'islam. Répétons-le : ces attentats suicides – où le terroriste se sacrifie pour multiplier sa mort – sont d'abord destinés à semer la terreur dans les populations. Reste que les djihadistes qui prétendaient mettre le monde à feu et à sang après l'intervention américaine en Afghanistan n'ont pas réussi à ce jour à infléchir le statu quo mondial. Ils n'ont pas davantage réussi à déséquilibrer sérieusement les régimes arabes ou musulmans alliés des Américains qu'ils combattent, qu'il s'agisse de l'Égypte, de l'Arabie saoudite, du Pakistan, pas plus qu'ils n'ont réussi à imposer un quelconque régime *salafiste* en Algérie, au Soudan, en Tchétchénie ou en Bosnie... De même, Al Qaida a échoué dans sa tentative d'établir un État islamiste en Irak. Au contraire de mouvements tels que le

Hamas ou le Hezbollah, Al Qaida n'est pas un mouvement de masse. Il n'a pas d'assises populaires et d'ailleurs, sunnite, il place le Hezbollah chiite, pro-iranien, dans le camp ennemi. Certes, il s'agit d'une contradiction secondaire par rapport aux contradictions principales représentées par les croisés et les juifs. Reste qu'Al Qaida peut se targuer d'un incontestable succès de marketing. Depuis le 9/11, en effet, on n'a jamais tant et mal parlé de l'islam, on n'a jamais vendu autant le Coran en France, et on n'a jamais enregistré une telle vague de conversion à l'islam aux États-Unis ! On n'a pas manqué d'évoquer, à propos du terroriste et de son ennemi, l'individu démocratique sorti de la religion et de l'idéologie, la dialectique du maître et de l'esclave. Les terroristes djihadistes acceptent de risquer leur vie (biologique), notamment dans des opérations suicides, en fonction de leur désir humain. Hegel dirait que l'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un désir portant sur un autre désir, le désir du désir de l'autre, c'est-à-dire un désir de reconnaissance – se faire reconnaître par l'autre, s'imposer à l'autre en tant que valeur suprême dans une lutte à mort. Les terroristes se réclamant du djihad acceptent de mourir, et, par conséquent, ont un avantage initial certain sur les citoyens des sociétés démocratiques basées sur la sacralisation de la vie et sur les droits de l'individu. Sociétés dans lesquelles l'État, désormais, ne peut plus demander que le citoyen se sacrifie pour lui ou pour la Nation. Si l'individu démocratique n'est plus lié à la vie à la mort à la Nation, l'État, singulièrement l'État providence ne saurait plus être autre chose qu'un prestataire de services. Quelle est alors la valeur ultime de l'homme démocratique ? Le citoyen

⁸. Pierre Manent, *La Raison des nations. Réflexions sur la démocratie en Europe*, Éditions Gallimard, Paris, 2006.

est devenu consommateur. Mais que se passe-t-il si l'État n'est plus capable d'assurer la protection des citoyens ? Or, on se souvient que, selon Hobbes, l'État n'est obéi que dans la mesure où il assure la protection des citoyens. Du moment où il devient incapable d'assurer cette protection, son autorité se délite.

Le terrorisme est une effraction brutale dans le symbolique d'un système d'ordre avec l'objectif de le bouleverser. Soit, dans les démocraties occidentales, toute valeur est devenue valeur d'échange, les êtres sont réifiés et rien n'échappe plus au règne de la marchandise. Nous sommes requis à voir l'autre comme le même. Mais que veut dire semblable, se demande Pierre Manent, pour celui qui s'interdit de voir le différent ?

Les forces armées de « l'hyperpuissance » américaine, lors de l'intervention au Kosovo et au début de la guerre en Irak, s'appuyant sur leur écrasante supériorité matérielle, avaient comme doctrine celle du « zéro mort ». Ce qui s'est vite avéré désastreux. Les nombreux cercueils rapatriés d'Irak aux États-Unis ont malheureusement montré que la guerre n'est pas un *video game*. Autre exemple : les Européens sont désormais incapables de désigner et de nommer un ennemi. Cela signifie-t-il qu'ils n'ont plus d'ennemis ? Ils font comme s'ils n'en avaient plus, et le fait que les Américains, et pas seulement les néo-conservateurs, mais le républicain Reagan ou le démocrate Clinton à sa manière, parlent « d'axe du mal » ou le désignent implicitement, les fait traiter de va-t-en-guerre irresponsables et, de manière hystérique, d'impérialistes et de fascistes par la gauche. Autrement dit, les Européens n'ont pas de politique. Dernier facteur : les Européens,

à l'abri, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, du parapluie nucléaire américain, ont vécu dans un monde dont les conflits majeurs ne semblent plus les concerner. Cette situation de calme relatif, à l'abri des zones de tempêtes, leur fait envisager la politique sous l'angle exclusif des Droits de l'homme comme des bêtises compassionnels et caritatifs, les transformant en donateurs de leçons d'éthique. Ces mêmes Européens, par ailleurs, saisissent difficilement le décentrement produit par la mondialisation et la relativisation du Vieux Continent, autrement dit sa perte de puissance, dans la sphère économique comme dans l'ordre des savoirs, par rapport aux nouvelles puissances que sont la Chine ou l'Inde. On assiste à une redistribution des cartes à l'échelle de la planète, provoquée à l'occasion des crises financières, alimentaires, énergétiques, économiques et écologiques, par l'entrée en force des pays émergents dans le jeu mondial.

Ce sont les pays désignés sous l'acronyme BRIC (Brésil-Russie-Inde-Chine) qui, d'ateliers du monde, sont devenus des acteurs économiques qui désormais prennent le relais des États-Unis et de l'Europe pour tirer la croissance mondiale vers le haut. Le fait qu'il n'y ait plus d'histoire unitaire, eurocentrée, mais des histoires multiples, n'est qu'un exemple parmi d'autres de cette dépossession, de cette « blessure narcissique » infligée au Vieux Continent. « L'affaiblissement des nations européennes, écrit Pierre Manent, fragilise le cadre d'expérience dans lequel le semblable comme le différent peuvent être perçus et prendre sens. Rien d'étonnant alors si nous nous réfugions dans une idée confuse de l'unité humaine, unité imminente qui résoudrait par une

sorte de nécessité interne le problème de l'ordre humain que nous ne savons plus comment poser ⁹. »

Relevons que, jusqu'à ce jour, seul le terrorisme islamiste, le « djihad global », comme « terrorisme déterritorialisé », a atteint, en sachant utiliser les moyens modernes de communication, spécialement Internet on l'a dit, une dimension planétaire. Il est véritablement le terrorisme de la mondialisation du spectacle, du spectacle intégré. L'Occident, jusqu'à présent, a réagi aux attaques des djihadistes en refusant de se laisser enfermer dans la problématique, bien réelle pourtant, du choc des civilisations. On peut constater aussi que, pour le moment, le nombre de victimes du terrorisme islamiste des cinq ans écoulés n'atteint pas celui de la seule journée du 11 septembre 2001.

Il n'est pas imaginable qu'une centrale nucléaire, en France ou ailleurs, devienne la cible d'un avion suicide ou d'un long courrier piraté, à l'instar des Boeing détournés qui se sont jetés contre les Twin Towers le 9/11. Les États prévoient désormais, comme conséquence du 11 septembre, le passage du terrorisme à « l'hyperterrorisme ». À cet égard, il convient d'envisager que des organisations terroristes (politiques, religieuses ou mafieuses) seront en mesure de disposer, à plus ou moins courte échéance, d'armes (chimiques, bactériologiques, nucléaires !) susceptibles de perpétrer des massacres de masse ou de prendre en otage des populations entières... On a pu assister en 1995, avec l'attaque à l'arme chimique dans le métro de Tokyo perpétrée par des membres de la secte Aoun, à une préfiguration à petite échelle de ce type

⁹. Pierre Manent, *La Raison des nations*, op. cit.

d'action. Sans tomber dans le fantasme d'un avenir hypothéqué par le terrorisme, gageons que celui-ci a de « beaux jours » (!) devant lui.

Sources

Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Histoire du terrorisme*, Éditions Bayard, Paris, 2006.

Denis Bachelot, « Islam et Occident. “Choc des civilisations” ou “guerre sexuelle” ? », in *Commentaire*, vol. XXX, n° 120, hiver 2007-2008.

Pierre Manent, *La Raison des nations. Réflexions sur la démocratie en Europe*, Éditions Gallimard, Paris, 2006.

Franck Frégosi, *Penser l'Islam dans la laïcité*, Éditions Fayard, Paris, 2008.

Gerd Koenen, *Vesper, Ensslin, Baader. Urszenen des deutschen Terrorismus*, Verlag Kiepenheuer & Witsch, Köln, 2003.

Stefan Aust, *Der Baader-Meinhof-Komplex*, Goldmann Verlag, coll. « Spiegel Buch », München, 1998.

Leonardo Sciascia, *L'Affaire Moro*, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Éditions Grasset, Paris, 1978.

Marcelle Padovani, *Vivre avec le terrorisme*, traduit de l'italien par J.-N. Schifano, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 1982.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Jeanne de Mont

Elle suit les cours d'art dramatique de Gisèle Sallin à Fribourg puis entre au Conservatoire. Elle obtient la bourse d'études d'art dramatique Migros 1999/2000 et la bourse du Théâtre du Grütli.

Théâtre

Elle joue sous la direction, entre autres, de Gisèle Sallin *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux et *Eurocompatible* ; de Denis Maillefer *Der Schauspieldirektor* de Mozart ; de Charles Joris *Le Jeu de Hotsmakh* de Itsik Manger ; de Philippe Sireuil *Emballez c'est pesé* de Jean-Marie Piemme ; avec Marc Liebens *Providence* de Marie Ndiaye, *Sand* et *Supporter les visites* de Mathieu Bertholet, *Hélène* d'après Goethe ; avec Hervé Loichemol *Kennel Club* d'Yves Laplace ; Denise C. Haas *PIR2H* ; Georges Brasey *Pour solde de tout compte* d'après Douchka Doumier, *Aires de repos sur l'autoroute de l'information* d'Yves Rosset ; Olivier Périat *Si le soleil ne revenait pas* d'après Ramuz ; Yann Pugin *Le Tanneur* et *Peter Falk* de Jean Steinauer ; Anne Bisang *Mephisto* ; Philippe Bischof *Penthésilée* d'après Heinrich von Kleist ; Maya Boesch *Stations urbaines* d'Elfried Jelinek, *Dante Inferno* d'après Dante ; Philippe Mascasdar *Genève dans l'œil du cyclone*.

Sara Louis

Après avoir suivi les cours de l'École Internationale de Théâtre de LASSAAD (formation J. Lecoq) à Bruxelles, elle entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 1995.

Théâtre

Elle travaille entre autres avec Victor Gauthier-Martin dans *La Cuisine* d'Arnold Wesker et *La Vie de Timon* de Shakespeare ; Philippe Adrien *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu ; avec Catherine Boskowitz dans le cadre de lectures-spectacles présentées lors des Rencontres des Cultures Urbaines ; avec Claude Stratz *Ce soir on improvise* de Luigi Pirandello ; Anne Bisang *The War with two voices* de L. Deonna, lecture-spectacle ; Bernard Sobel *Manque* de Sarah Kane ; Massimo Bellini *Suite* de Philippe Minyana ; Pierre Nicole *Figaro ci, Figaro là* d'après Beaumarchais ; Jean Liermier *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset ; avec le Collectif F71, dans le feuilleton théâtral *Foucault 71* (d'après des écrits de Michel Foucault), *Épisode 0* et *Épisode 1, la prison* ; Nathalie Lannuzel *On ne sait comment* de Luigi Pirandello. Elle met en scène *Foi, Amour, Espérance* d'Ödön von Horváth, et assure la co-mise en scène avec le Collectif F71 du feuilleton théâtral *Foucault 71, Épisode 0* et *Épisode 1, la prison*.

Cinéma

Elle tourne avec Jacques Rivette dans *Secret défense* et avec Peter Watkins *La Commune, Paris 1871*. Elle joue également dans des courts-métrages.

Pascal Sangla

De 2002 à 2005, il suit la formation du Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris dans les classes de Catherine Marnas et Catherine Hiegel. Dans le cadre des ateliers il travaille avec Joël Jouanneau, Catherine Anne et Andrzej Seweryn. Il est également formé au chant (baryton) et à la musique (piano, groupe de jazz et funk-rock).

Théâtre

Il joue notamment avec Pascale Daniel-Lacombe dans *La Noce chez les petits bourgeois* de Brecht, *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *Georges Dandin* de Molière, *Batekmila* et *Solisterrae* sur une musique de Pascal Gaigne ; avec Pierre Debauche *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand ; Carole Bouillon *Le Petit Poucet* d'après Charles Perrault et *Voyage maritime* ; Robert Angebaud *Le Capitaine Fracasse* d'après Théophile Gautier ; Étienne Pommeret *Drames brefs* de Philippe Minyana ; avec Catherine Anne *Petit* de Catherine Anne, *Jean et Béatrice* de Carole Fréchette et *Pingouins* de Karine Serres ; Sébastien Bournac *M(arivaux).# suite fantaisie* d'après Marivaux, *Extravagances* autour de Baudelaire ; avec Victor Gauthier-Martin *La Vie de Timon* de Shakespeare ; Vincent Macaigne *Friches 22.66* ; Willy Michardière et Jean-Olivier Mercier *Hommage à Gérard Philipe* ; avec Jean-Claude Penchenat *Cœur à cuire* de Jacques Audiberti ; sous la direction de Michel Deutsch *Desert Inn*.

Comme chanteur ou musicien, il participe au tour de chant de Philippe Meyer *Paris la grande* et au spectacle de Ned Grujic *Par son jupon la femme* ; avec Stéphane Guillon *En avant la musique !* Il a été

associé à plusieurs stages dirigés par Jean-Claude Penchenat et Philippe Meyer.

Julien Tsongas

De 2000 à 2003, il suit la formation de l'École Supérieure d'Art Dramatique (E.S.A.D.) – Conservatoire de Genève.

En 2006, il part à Londres pour suivre les cours de la Royal Academy of Dramatic Art.

Théâtre

Dans le cadre de l'ESAD, il joue entre autres sous la direction de Claude Stratz dans *Le Silence* et *Le Mensonge* de Nathalie Sarraute ; de Richard Vachoux *Cocteau – Œdipe* ; de Jean-Louis Hourdin *Woyzeck* et *La Mort de Danton* de Georg Büchner ; avec Anne-Marie Delbart *Le plus bel âge de la vie ?* montage de textes et *Le Songe* d'August Strindberg ; Jean Liermier *Penthésilée* de Heinrich von Kleist et *L'Orestie* d'Eschyle ; Valentin Rossier *Don Juan revient de guerre* d'Ödön von Horváth ; Serge Tranvouez *Pylade* de Pasolini ; André Steiger *Ce parasitage est sans pitié !* ; de Laurence Calame *Stella* de Goethe ; Hervé Loichemol *Cinna* de Corneille ; avec José Lillo *Les Nuits blanches* de Dostoïevski ; et avec Michel Deutsch *L'Audition* de Michel Deutsch et *Hamlet-Machine, Müller Factory : Germania 3* de Heiner Müller.

Il met en scène *Les Carnets du sous-sol* de Dostoïevski.

Cinéma

Il tourne avec Pierre Maillard *Potlach*, Alain Tanner *Paul s'en va*, Cyril Bron *Oyez oyez* et *Des Papillons sur la lune*.

Lucie Zelger

De 2001 à 2004, elle suit la formation de l'École Supérieure d'Art Dramatique (E.S.A.D.) – Conservatoire de Genève. Stages d'interprétation avec Michel Deutsch, Laurence Calame, André Steiger, Armen Godel, Alain Tanner, Alain Maratrat, Denis Maillefer, Jean Liermier, Anton Kouznetzov, Anne-Marie Delbart. Elle s'est également formée à la danse (moderne et jazz) et à la musique (flûte-à-bec).

Théâtre

Elle joue sous la direction de Laurence Calame dans *Stella* de Goethe ; Anne-Marie Delbart *Le Songe* d'August Strindberg ; Alain Maratrat dans *L'Étrange voyage de Peer Gynt* ; Oskar Gómez Mata *Optimistic vs Pessimistic* (2005) ; Vincent Coppey *Plein soleil* ; avec Mathias Langhoff *Doña Rosita la célibataire ou le langage des fleurs* de Federico Garcia Lorca ; et avec Michel Deutsch *L'Audition* de Michel Deutsch et *Hamlet-Machine, Müller Factory : Germania 3* de Heiner Müller.

Elle participe également à la performance *La Chambre des disparitions* réalisée par Oskar Gomez Mata.

Cinéma

Elle tourne avec Alain Tanner *Paul s'en va*, Cyril Bron *Papillons sur la lune*, Anouk Dominguez *Danse à deux temps*, Mathieu Urfer *Dinosaures*, avec Vincent Pluss *Cherche ton cœur* et *Du bruit dans la tête*.

ANNEXES

INDEX 1 Organisations politiques allemandes

APO

Außerparlamentarische Opposition. L'opposition non-parlementaire allemande peut notamment invoquer la liberté de parole, la liberté de la presse et la liberté de réunion pour présenter publiquement ses revendications. Les nouveaux courants politiques commencent généralement leur travail en dehors du parlement et accèdent éventuellement par le biais de parlements régionaux jusqu'au parlement fédéral allemand (Bundestag), voire même au gouvernement fédéral. Dans la RFA du milieu des années 1960 se consolida l'opposition non-parlementaire jusqu'ici la plus considérable avec les mouvements étudiants, qui seront dans leur plus grande partie pris comme synonymes de l'APO.

Le 2 juin 1967 fut une date importante dans l'histoire de l'APO ouest allemande. En effet, pendant une manifestation contre la visite d'état du chah iranien Mohammad Reza Pahlavi, l'étudiant Benno Ohnesorg fut abattu par un policier. Le mouvement étudiant se radicalisa, devint beaucoup plus militant et se renforça à l'encontre des éditions Axel Springer et notamment du journal *Bild*, qui était tenu responsable des voix s'élevant contre l'APO dans la population. Quelques 300 jours plus tard, Josef Bachmann, suivant les paroles de *Bild*, blessa gravement par balle Rudi Dutschke, un des plus célèbres porte-paroles du SDS. Dutschke survécut à l'attentat mais mourut en 1979 des suites de ses blessures qui provoquèrent une épilepsie.

Le SDS se divisa après 1968. De multiples cercles de gauche et petits partis communistes se concurrençant les uns les autres lui succédèrent. Ils restèrent pratiquement sans influence sur la vie politique allemande.

La « marche à travers les institutions » propagée par Rudi Dutschke a été essayée d'être réalisée par ceux qui, 11 ans plus tard, en 1980 construisirent le parti « Die Grünen » comme une organisation antinucléaire, des mouvements de paix et des autres mouvements sociaux des années 1970 et 80.

CDU-CSU

On appelle CDU/CSU la force politique formée en Allemagne au plan fédéral par les deux « partis-frères » de la droite démocrate-chrétienne et conservatrice, l'Union chrétienne-démocrate d'Allemagne (CDU), présente dans tous les Länder sauf en Bavière, et l'Union chrétienne-sociale en Bavière (CSU), présente en Bavière seulement. En allemand, on l'appelle également « l'Union » (« die Union »).

La CDU et la CSU sont deux partis distincts, et ce qu'on appelle la CDU/CSU n'a pas d'existence juridique en tant que telle en dehors du groupe CDU/CSU au Bundestag, qui rassemble les parlementaires membres de deux partis. Depuis 1949, ceux-ci présentent un candidat à la chancellerie commun lors des élections fédérales, et agissent de concert lors de la formation des coalitions. Les deux partis ont également une organisation de jeunesse commune, la *Junge Union*.

FPLP

Le Front populaire de libération de la Palestine est une organisation palestinienne militante, qui combine nationalisme arabe et marxisme, fondée en 1967 sous la direction de Georges Habache et Ahmed Jibril.

Ce groupe rejoint l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) en 1968 et devient, dans l'organisation, le deuxième groupe par son importance après le Fatah de Yasser Arafat.

La doctrine du FPLP est une doctrine anti-impérialiste en Palestine, dans une optique mondiale. Le mouvement est motivé par la guerre populaire animé par le marxisme-léninisme et le nationalisme arabe. Le parti revendique une théorie de la lutte des classes. Le FPLP lutte contre plusieurs « ennemis », Israël, l'impérialisme, le sionisme, les capitalistes et les classes exploitantes arabes. Le FPLP se définit au sein du mouvement révolutionnaire mondial. Il annonce une Palestine égalitaire entre juifs et arabes, mais intégrée dans la « nation arabe ».

Kommune 1 & 2

Créé le 12 janvier 1967 à Berlin-Ouest et dissout en novembre 1969, Kommune 1 est le premier mouvement communautaire politique. D'abord installé chez l'auteur Hans Magnus Enzensberger, au 19 de la Fregestraße, puis chez l'auteur Uwe Johnson au 14 Niedstraße.

Kommune 2 était également une communauté politisée basée à Berlin Charlottenbourg fondée en août 1967 et dissoute pendant l'été 68. Une grande partie des « communards » venaient du SDS.

Mouvement du 2 juin

Actif à partir de 1971. Il réalisa une centaine d'action en Allemagne. Par la suite, une partie de ses membres rejoindront la Fraction Armée Rouge.

2^e mouvement terroriste allemand créé en 1972, mouvement jumeau des RAF. Il porte ce nom en mémoire à un étudiant mort lors de la manifestation contre la venue du Schah d'Iran en RFA le 2 juin 1967. Les leaders sont Michael Baumann, alias *Bommi* qui tire son surnom de son goût pour les attentats à la bombe, né en août 1947 et Ralf Reinders, un des premiers associés au monde de la violence allemande et soupçonné d'enlèvement dans l'affaire Peter Lorenz.

Le premier acte du mouvement du deux juin fut, en 1972, l'assassinat du président de la Cour suprême allemande Günter von Drenkmann.

Le 7 mai 1972, Ulrich Schmücker est arrêté dans sa voiture avec à son bord plusieurs bombes artisanales. Après sa libération, les membres du mouvement l'accusent de l'avoir trahi et l'exécuteront le 4 juin 1974 à l'issue d'un procès révolutionnaire.

Le 9 juin 1972, Bernard Braun est arrêté, né en février 1946 il était aussi lié au SPK.

Le 28 février 1975, Peter Lorenz, secrétaire général des chrétiens démocrates est enlevé à Berlin-ouest par des membres du Mouvement du 2 juin dont Juliane Palmbeck, Fritz Teufel et Gabriele Rollkinks (elle s'évadera de sa prison le 7 juillet 1976). Lorenz sera libéré le 4 mars à minuit en échange de 5 terroristes dont Vanessa Becker, étudiante née en juillet 1952 et condamnée

à 6 ans de prison en décembre 1974 et de Gabriele Kröcher-Tiedemann, née en 1951. On la reverra quelques temps plus tard avec le terroriste Carlos au Sud Yémen et lors de la prise d'otage des ministres de l'OPEP à Vienne en 1975.

Le 9 septembre 1975, les membres du Mouvement du 2 juin sont arrêtés le plus bêtement du monde alors qu'ils distribuaient aux passants des tickets de bus et de métro, de l'argent et même des petits gâteaux, fruits de vol et hold-up. Parmi ces membres Inge Viett, institutrice d'école, inculpée pour hold-up et l'enlèvement de Lorenz.

Le 13 septembre 1975, Fritz Teufel est arrêté et inculpé pour l'enlèvement du secrétaire général Lorenz.

Le 7 juillet 1976, trois femmes du Mouvement du 2 juin Juliane Palmbeck, Gabriele Rollnick et Inge Viett s'évadent de leur prison de Berlin avec Monika Berberich de la RAF mais elles seront reprises le 21 juillet.

OLP

Organisation de libération de la Palestine. Organisation palestinienne politique et paramilitaire, créée en mai 1964. L'OLP est composée de plusieurs organisations palestiniennes, dont le Fatah, le Front populaire de libération de la Palestine (FPLP) et le Front démocratique pour la libération de la Palestine (FDLP).

Depuis sa création, l'OLP, qui comporte des institutions politiques, s'est considérée comme un mouvement de résistance armée représentant les Palestiniens. Israël l'a considérée, officiellement jusqu'aux accords d'Oslo, comme une organisation

terroriste avant de la considérer comme un interlocuteur diplomatique. Certains des actes attribués à l'OLP ou revendiqués par elle étaient terroristes (visant des civils israéliens ou d'autres nationalités) ; d'autres actions, qui visaient les forces militaires, ont pu être jugées comme des actes de résistance face à l'occupation.

L'OLP est désormais reconnue comme le partenaire palestinien des négociations pour régler le conflit israélo-palestinien

RAF (FAR)

La Fraction armée rouge (*Rote Armee Fraktion*, également connue sous le sigle RAF), était une organisation d'extrême gauche qui opéra en Allemagne de l'Ouest pendant les années 1970 et 1980, contribuant au climat des années de plomb. On la connaît aussi sous le nom de bande à Baader, du nom de son chef Andreas Baader, ou encore sous le nom de groupe Baader-Meinhof du nom de l'autre fondatrice historique du groupe, Ulrike Meinhof (les média allemands nommèrent ce groupe *die Baader-Meinhof-Bande*).

L'organisation se présentait elle-même comme un mouvement de lutte armée, tandis qu'elle était considérée par le gouvernement ouest-allemand comme terroriste.

SDS

L'Union socialiste allemande des étudiants (en allemand *Sozialistischer Deutscher Studentenbund*, abrégé SDS) fut créée en 1946 à Hambourg comme syndicat étudiant indépendant de tout

parti, tout en restant proche du Parti social-démocrate d'Allemagne. La proximité avec le parti s'accrut pendant les premières années, quand de nombreux communistes furent exclus de la fédération sous le président de l'époque, Helmut Schmidt, ainsi que sous la pression de la direction du parti. Comme dans les années d'après-guerre, beaucoup d'anciens soldats et officiers étaient actifs dans le SDS, l'union acquit aussitôt dans certaines parties du SPD, parti des ouvriers, la réputation de « club des officiers de gauche ».

Début 1965, Rudi Dutschke, Dieter Kunzelmann et Bernd Rabehl passèrent de ce qui devint plus tard la Kommune 1 au SDS berlinois, et y gagnèrent aussitôt une influence considérable, surtout dans des groupes de travail sur l'internationalisme socialiste et sur le tiers monde. Dès le 28 février 1965, Rudi Dutschke fut élu au conseil politique du SDS berlinois. Sous sa direction, le SDS se transforma en une organisation anti-autoritaire, non-dogmatique de gauche, avec quelques traits anarchiques, qui osa s'exposer par sa critique du socialisme réel. Suite à la découverte d'un espion de la Stasi dans le SDS, Dutschke parla presque toujours du « socialisme de m... » de la RDA. Une aile orthodoxe fut cependant conservée, continuant à militer pour une proche collaboration avec Berlin-Est.

Dans la seconde moitié des années soixante, le SDS devint le noyau de l'opposition extra-parlementaire contre la loi sur l'état d'urgence. Puis il prit part à l'organisation des manifestations contre le Schah, au cours desquelles le 2 juin 1967 l'étudiant Benno Ohnesorg fut abattu par un policier, ce qui déclencha des

manifestations étudiantes dans tout le pays. À leur point culminant en 1968, le SDS eut son âge d'or avec environ 2 500 adhérents, mais il fut de plus en plus déchiré par des querelles de pouvoir. Fin 1969, quelques groupes orthodoxes du SDS se réunirent ainsi en « Association des étudiants marxistes », d'où s'extrait plus tard l'Union étudiante marxiste Spartacus. D'autres militants du SDS, principalement de l'aile anti-autoritaire, se joignirent au nouveau « Groupe K », ou s'engagèrent dans les différents mouvements de renouveau social.

Le 21 mars 1970, le SDS fut finalement dissout par acclamation d'une assemblée « plus ou moins fortuite et hétérogène, dans la Maison des étudiants de Francfort ». Des groupes locaux du SDS continuèrent à travailler isolément, comme par exemple à Heidelberg, jusqu'à l'interdiction de ces groupes, le 24 juin 1970.

SHB

Sozialdemokratischer Hochschulbund organisation social-démocrate allemande créé en 60-61, après la dissolution du SDS, elle se radicalisera peu après.

SPD

Sozialdemokratische Partei Deutschlands. Parti social-démocrate d'Allemagne, le SPD est un des plus vieux partis d'Allemagne. C'est le seul des grands partis actuels de la République fédérale d'Allemagne qui existait sous une forme comparable avant la Seconde Guerre mondiale.

SPK

Sozialistisches Patientenkollektiv. Collectif socialiste des patients. Fondé en 1965 par le Dr Huber, le SPK a poursuivi ses activités militantes sous le nom de Front de Patients (PF), et aujourd'hui comme PF/SPK. Pour le SPK la maladie « mentale » est causée par le système capitaliste qui transforme la force de travail en marchandise et par conséquent, les salariés en choses, en psychiatrie de même que dans tous les autres domaines de la médecine.

Tupamaros West-Berlin

Groupe qui réalisa des nombreuses actions explosives entre 1968 et 1971. Certains de ses membres formeront le Mouvement du 2 juin.

INDEX 2 Personnes et personnages

Andreas Baader

Né le 6 mai 1943 à Munich, et mort le 18 octobre 1977 à Stuttgart. Membre et chef de l'organisation révolutionnaire allemande RAF (*Rote Armee Fraktion*) ou Fraction Armée Rouge (qui est aussi connue comme la bande à Baader).

En 1968, Baader et sa compagne Gudrun Ensslin ont été condamnés pour l'incendie du grand magasin Kaufhaus Schneider à Francfort-sur-le-Main. Deux ans après, Ulrike Meinhof organise l'évasion d'Andreas Baader emprisonné alors à Berlin-Ouest.

En avril 1977, Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe, sont condamnés à l'emprisonnement à perpétuité. Le 18 octobre de la même année, ils sont retrouvés morts dans leur cellule de la prison de Stuttgart-Stammheim.

Un an plus tôt, dans la nuit du 8 au 9 mai, Ulrike Meinhof, avait été retrouvée pendue dans la même prison.

Heinrich Böll

Heinrich Böll, né le 21 décembre 1917 et décédé le 16 juillet 1985, il est considéré comme l'un des plus grands auteurs allemands de l'après-Seconde Guerre mondiale.

Farah Dibah

Née le 14 octobre 1938 à Téhéran (Iran), elle a été la troisième et dernière épouse de Mohammad Reza Pahlavi, Schah d'Iran, de 1959 à 1980.

Rudi Dutschke

Sociologue marxiste allemand, né à Schönefeld le 7 mars 1940, mort à Aarhus (Danemark) le 24 décembre 1979. Il est le représentant le plus connu du mouvement étudiant ouest-allemand en 1968. Il fit partie ensuite des membres fondateurs du parti *Die Grünen* en Allemagne. Marié et père de 3 enfants, il est mort en 1979 des séquelles neurologiques de l'attentat dont il fut la cible en 1968.

Le 11 avril 1968, Dutschke est interpellé devant le bureau du SDS par un jeune collaborateur Josef Bachmann qui lui tire dessus trois fois. Les blessures au cerveau sont graves et Dutschke ne survit que difficilement après une opération de plusieurs heures. Les motivations de Bachmann n'ont jamais été tout à fait éclaircies ; on a trouvé sur lui une photo de Dutschke extraite d'un journal ainsi qu'un exemplaire du *Nationalzeitung* et on a donc supposé que cet attentat avait été commandité par l'extrême droite. Beaucoup d'étudiants rendirent responsables la presse d'Axel Springer qui depuis des mois s'acharnait contre Dutschke et les protestations étudiantes.

Le *Bild-Zeitung* par exemple avait depuis plusieurs jours appelé à la ferme répression des agitateurs. Lors des manifestations qui ont suivi, des incidents très violents ont éclaté, les plus violents de l'histoire de la République fédérale d'Allemagne, au cours desquels le bâtiment de l'éditeur Axel Springer a été attaqué et les camions de livraison de ses journaux ont été mis à feu.

Gudrun Ensslin

Née le 15 août 1940. Membre de la RAF dont elle était l'une des têtes pensantes, elle était également la compagne d'Andreas Baader. Retrouvée morte dans sa prison de Stuttgart le 18 octobre 1977.

Günter Grass

Écrivain allemand né le 16 octobre 1927 à Dantzig (aujourd'hui Gdańsk, en Pologne).

Gustav Heinemann

Homme politique allemand né le 23 juillet 1899 et mort le 7 juillet 1976. Ministre fédéral à plusieurs reprises, il est président de la République fédérale d'Allemagne (*Bundespräsident*) entre 1969 et 1974.

Peter Homann

Membre de la RAF, il prendra ses distances avec le groupe lors de leur entraînement en Jordanie.

Dr Wolfgang Huber

Neuro-psychiatre de l'université de Heidelberg, fondateur du FPK.

Heinrich Jansen

Né en février 1948, il rejoint la RAF lors de leur entraînement en Jordanie. Il participe à quelques uns des *hold-up* berlinois. Arrêté le 20 décembre 1970.

Lyndon Johnson,

Né en 1908 et mort en 1973, il est le trente-sixième président des États-Unis d'Amérique. Il succède en 1963 à John F. Kennedy assassiné en cours de mandat. Il est élu en 1964. Connus sous ses initiales, LBJ, il est le président qui a dû gérer la première partie de la guerre du Viêtnam. Il signe en août 1965 le *Voting Rights Act*. Il a aussi lancé un programme de « guerre contre la pauvreté », créant ainsi le Medicare et le Medicaid.

Dieter Kunzelmann

Né le 14 juillet 1939 à Bamberg. Ancien membre de Kommune 1 et des West-Berlin Tupamaros

Rainer Langhans

Né le 19 juin 1940 à Oschersleben. Ancien membre de Kommune 1 et West-Berlin Tupamaros.

Rosa Luxemburg

Rosa Luxemburg est une militante communiste et révolutionnaire allemande, née en Pologne le 5 mars 1871 et morte le 15 janvier 1919 pendant la Révolution allemande lors de la Révolte spartakiste de Berlin. De son nom est dérivé le terme de luxembourgeoisisme, s'inspirant de sa pratique et de sa théorie.

Jakob Lenz

Poète et dramaturge allemand né en 1751 et mort en 1792.

Germania

Germania était considérée, en particulier au XIX^e siècle, comme la personnification de la nation allemande, de la Germanie.

Horst Mahler

Avocat allemand né le 23 janvier 1936 à Haynau, il est connu pour ses positions néo-nazies et négationnistes. Fils de nazis militants, Mahler soutient dans sa jeunesse les mouvements gauchistes allemands dont il est un des avocats. Il devient l'un des membres fondateurs de la Fraction armée rouge en 1970 et participe alors à des braquages et à une évasion d'Andreas Baader. Il s'enfuit comme plusieurs autres militants dans les camps palestiniens en Jordanie et sera emprisonné plusieurs années dans ce pays. Au début des années 1980, grâce à son avocat Gerhard Schröder (futur chancelier d'Allemagne), il est libéré et réintégré au barreau d'Allemagne. Mais durant sa détention, Mahler a changé d'opinions politiques, il devient alors l'avocat du Parti national-démocrate d'Allemagne (NPD), un parti allemand d'extrême droite et soutient ouvertement leurs idées. Il tient plusieurs fois des propos antisémites et niant le génocide juif et sera condamné par les tribunaux allemands.

Ulrike Marie Meinhof

Née le 7 octobre 1934 à Oldenbourg et morte dans la nuit du 8 au 9 mai 1976 à Stuttgart. Elle était journaliste chez *Konkret* avant de devenir en 1970 l'une des combattantes les plus actives de la RAF. Elle fut arrêtée et condamnée par la justice allemande pour terrorisme.

Uschi Obermaier

Mannequin et actrice née le 24 septembre à Munich, c'est une des figures de l'extrême gauche allemande des années 68.

Thorwald Proll

Écrivain né le 22 janvier 1941 à Kassel, il faisait partie de l'APO dans les années. Avec Andreas Baader, Horst Söhnlein et Gudrun Ensslin, il met le feu à deux supermarchés de Francfort-sur-le Main le 2 avril 1968 pour protester contre la guerre du Viêtnam.

Jan Karl Raspe, membre de la RAF.

Karl Heinz Ruhland

Membre de la Raf, il fut arrêté le 20 décembre 1970.

Jean-Paul Sartre

Philosophe et écrivain français né et mort à Paris (21 juin 1905-15 avril 1980), dont la vie d'intellectuel engagé a suscité polémiques et réticences. Intransigeant et fidèle à lui-même et à ses idées, il a toujours rejeté les honneurs, notamment en 1964 le prix Nobel de littérature. Personnage prolifique et hyperactif, il est autant connu pour son œuvre, notamment ses paradigmes philosophiques que l'on regroupe sous le nom d'existentialisme, que pour son engagement politique, de gauche radicale.

Otto Georg Schily

Homme politique allemand membre du Parti social-démocrate (SPD) né le 20 juillet 1932 à Bochum, il fut ministre fédéral de l'Intérieur du 27 octobre 1998 au 22 novembre 2005, dans les cabinets Schröder I et II.

Christian Semler

Journaliste allemand né le 13 décembre 1938 à Berlin. Entre 1957 et 1961, il étudie le droit à Freiburg et Munich. Il rejoint en 1957 le SDS et le SPD.

Horst Söhnlein

Né le 13 octobre 1943, il a été l'un des membres actifs de l'APO. Avec Andreas Baader, Thorwald Proll et Gudrun Ensslin, il met le feu à deux supermarchés de Francfort-sur-le Main le 2 avril 1968 pour protester contre la guerre du Viêtnam.

Fritz Teufel

Né le 17 juin 1943 à Ludwigsburg. Ancien membre de Kommune 1 et du Mouvement du 2 Juin.

Winnnetou

Winnnetou est un personnage de fiction, un Indien Apache imaginé par le romancier allemand Karl May (1842-1912).